



## Ecrire sans trembler

Après les attentats du 13 novembre, 28 auteurs du monde entier prennent la plume pour partager leurs sentiments et leurs convictions

Impacts de balles dans une vitre du bar Le Carillon, rue Alibert (Paris 10<sup>e</sup>), au lendemain des attentats du 13 novembre. OLIVIER LABAN-MATTEI/MYOP POUR « LE MONDE »

## Une nouvelle urgence langagière par Richard Ford

Paris, novembre 2015  
Aujourd'hui, j'ai découvert dans le *New York Times* l'interrogation toute simple d'un Parisien témoin du carnage du 13 novembre à qui un journaliste demandait ce qu'il pensait des événements. « Pourquoi nous? », disait ce malheureux. Pourquoi nous, encore une fois?»

Quand j'ai lu cette phrase, je me suis dit que si la stupéfaction de cet homme se comprenait sans peine, sa question appartenait déjà au passé, à un passé qui nous laisse sur place. Il n'y a pas si longtemps, le 7 janvier dernier, au lendemain du massacre à *Charlie Hebdo*, elle était peut-être encore pertinente: nombre de citoyens, dont quelques écrivains américains de mes collègues, s'accordaient à dire qu'il y avait une logique dans ces assassinats, et qu'il nous faudrait la prendre en compte en étant, par exemple, plus respectueux de la religion des autres – le corollaire étant qu'en retour, ces autres-là auraient peut-être l'obligeance de cesser de nous tuer.

Ce raisonnement n'avait aucun sens pour moi, déjà à l'époque. D'une part, parce que je ne me crois nullement tenu de respecter la religion d'autrui (mais seulement le croyant lui-même, pourvu qu'il mérite effectivement mon respect). Et surtout parce que je n'ai jamais cru une seconde que ces attentats avaient quelque chose à voir avec la religion. Ils représentent au contraire une tentative aveugle pour s'emparer du pou-

voir politique à l'arraché en s'appuyant sur le crime organisé, la psychopathologie et la pseudo-religion. Au lendemain des événements sanglants de la semaine dernière, celui qui demande « Pourquoi nous? » se trouve dans les mêmes dispositions d'esprit que les Américains qui affirment volontiers sur un ton d'excuse « Ça n'arriverait pas chez nous » (ce qui reste à voir, d'ailleurs) quand un assassin abject entre dans une salle de classe et massacre des dizaines d'élèves. Ces deux réactions renvoient à la nostalgie d'un temps où nous avions – quel luxe! – une forme de prise sur les événements. L'histoire, la logique, la prévisibilité sont autant de termes qui ne veulent plus

**Que veut dire « en sécurité » désormais? Le mot « choc » pèse-t-il encore son poids? Avons-nous le temps d'être sous le choc?**

tout à fait dire la même chose aujourd'hui qu'hier, et nous ferions bien d'en prendre acte si nous ne voulons pas avoir à payer un prix effroyable. La catastrophe est lourde de conséquences qui vont beaucoup plus loin que ce qui saute aux yeux – jusque dans l'usage des mots et la formulation de questions d'une importance vitale.

Dans son superbe essai *Patries imaginaires* (10/18, 1995), mon ami Sal-

man Rushdie cite le plus parisien des romanciers américains, Richard Wright: « *Jadis, en Amérique, les Noirs et Blancs se sont livrés une guerre sur la nature de la réalité. Leurs représentations étaient incompatibles... il a fallu trouver de nouveaux termes pour rendre compte du monde avant de le changer.* » Quand bien même la plupart d'entre nous n'espèrent plus changer le monde de leur vivant, mais seulement opérer quelques rectifications propres à dissuader certains de les effacer de la carte, passer au crible les mots de tous les jours pourrait soutenir utilement ce projet louable.

Car il ne manque pas de mots à redéfinir, à réattribuer, pour qu'ils épousent au plus près cette réalité émergente; soyons fermes avec eux, ils ne nous serviront que mieux: il est crucial de les prendre au sérieux.

Les journalistes sont bien évidemment concernés par cette nouvelle urgence langagière, eux qui nous dispensent une information – ou une désinformation – vitale à nos yeux. Avec la concurrence des chaînes d'info en continu, où tout ce qui est rapporté semble avoir plus ou moins le même poids, le souci de la langue tend à tomber en désuétude. Pour y remédier, on peut dans un premier temps se baser sur l'approche classique du journalisme selon l'éditorialiste américain Walter Lippmann: « *Le rôle du journaliste, écrit-il, c'est de fournir au citoyen une image de la réalité qui lui permette d'agir.* »

LIRE LA SUITE PAGE 2

2|9

Paroles d'écrivains

► Tribunes

Christine Angot



Frédéric Boyer

Geneviève Brisac

Arnaud Cathrine

Agnès Desarthe

Jabbour Douaïhy

Alaa El Aswany

Jérôme Ferrari



Marcello Fois

Jean Hatzfeld

Bertrand Leclair

Charif Majdalani

Eric Marty

Laurent Mauvignier

Ian McEwan

Jean-Claude Milner

Scholastique Mukasonga

Joyce Carol Oates



Pierre Pachet

Olivier Rolin

Daniel Rondeau

Zeruya Shalev

Marc Weitzmann

Alice Zeniter

PRIÈRE D'INSÉRER

JEAN BIRNBAUM

## Des mots pour la vie

Comme à chaque fois, les mots ont ratifié la mort. Ils sont venus célébrer le massacre. Le 14 novembre, l'Etat islamique a publié un texte dans lequel il saluait « *l'attaque bénie* » lancée contre Paris. Cette prose atrocement fleurie rappelait bien d'autres communiqués, et notamment celui que Daech avait fait paraître après les attentats de janvier. Les djihadistes y faisaient le lien entre le sang répandu et l'encre versée. Parodiant l'Ecclésiaste, ils écrivaient: « *Il y a un temps pour tout, un temps pour vivre, un temps pour mourir, un temps pour pleurer, un temps pour rire (...), le temps est venu d'agir et de secourir la religion par la langue, le cœur, les membres, la plume et le sabre.* »

Ainsi l'Etat islamique n'est-il pas seulement un vaste territoire qui dynamite les frontières. Il a aussi conquis un espace de discours, où les djihadistes du monde entier trouvent la possibilité et la nécessité de leurs actions. Dans un bref essai intitulé *Paroles armées* (Lemieux, 262 p., 14 €), le philosophe Philippe-Joseph Salazar analyse l'immense puissance rhétorique d'un « califat » qui mise massivement sur l'art de la formule et de la proclamation. Parce qu'elle paraît délirante, cette rhétorique suscite souvent les sarcasmes. Mais on aurait tort de la sous-estimer, affirme Salazar, car c'est en grande partie sur elle que repose la force d'un « califat » qui récuse notre monde et d'abord notre langage.

Face à cette prose totalitaire, les écrivains ont une responsabilité. Ils doivent « continuer à écrire », résume le romancier Laurent Mauvignier dans un texte que nous publions aujourd'hui. Ecrire avec leurs failles, leurs doutes à eux. Ecrire la complexité des choses, la singularité des êtres. Ecrire afin de répondre aux tueurs, « sans trembler ». Voilà pourquoi, cette fois encore, « Le Monde des livres » s'est tourné vers des auteurs de divers horizons et leur a demandé: vous dont la langue est le métier, prenez la plume, aidez-nous à nommer l'innommable. Vingt-huit d'entre eux nous ont envoyé un texte (ou un dessin), et nous les en remercions. Qu'on adhère ou non à telle ou telle contribution, on admettra que chacune participe au geste crucial: face aux diseurs de mort, continuer à écrire la vie. ■

10

► Dessins  
Les contributions de Pénélope Bagieu, Christophe Blain et Mathieu Sapin

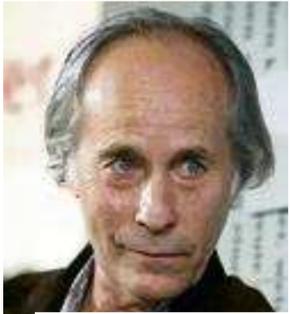
11

► Essais  
Plusieurs ouvrages récents apportent un nouvel éclairage sur l'actualité

12

► « Charlie Hebdo »  
L'histoire de l'hebdomadaire et de ses auteurs disparus rappelée par diverses parutions

SUITE DE LA PAGE 1



L'écrivain américain Richard Ford.  
RWIN ELSNER/DPA/AFP

Cette définition s'applique assez bien à tous, dans la mesure où la responsabilité civique se manifeste dans l'usage raisonné des mots, surtout quand on a le canon sur la tempe.

Donc. Par où commencer devant la nouvelle urgence? Nous avons l'embarras du choix. Lorsque le président Hollande dit «*Nous sommes en guerre*» et affirme qu'il livrera cette guerre de manière «*impitoyable*», que veut dire le mot «*guerre*» face à cet Etat qui n'est pas une nation, sous le masque duquel opère Daech? Et qu'indique sur nous le terme «*impitoyable*»?

Lorsque mon ami journaliste m'a dit au téléphone depuis Paris: «*Personne n'a le sentiment que ce carnage soit tout à fait fini*», entendait-il la même chose qu'hier par ce mot? Faut-il en déduire que nous attendons? Attendre, mais encore? Quand un homme politique déclare qu'il veut «*restaurer la confiance*» au lendemain du drame, la confiance est-elle encore d'actualité? Quelqu'un aurait-il le pouvoir de la restaurer? Madame Le Pen, on le sait, s'exprime souvent en langage codé, mais enfin, concrètement et dans la vraie vie, à quoi renvoie son appel à «*réarmer la France*»?

Et quand un responsable parisien dit qu'il tente de «*comprendre le sens de cette tragédie*», on se demande de quel «*sens*» il pourrait s'agir, mais surtout quelle démarche permettrait de le «*comprendre*». Que veut dire «*en sécurité*» désormais? Qu'est-ce qu'une «*urgence*»? Le mot «*choc*» pèse-t-il encore son poids? Avons-nous seulement le temps d'être sous le choc? Irons-nous mieux en nous déclarant «*choqués*»? Et quant à cet homme qui voulait savoir «*pourquoi nous, une fois de plus*», encore faudrait-il déterminer à qui au juste renvoie ce «*nous*», et si «*une fois de plus*» n'exprime pas qu'une redite parfaitement creuse.

«*Existentiel*» est également sur la liste. La question «*de vie ou de mort*», tout à fait explicite hier, est devenue «*une question existentielle*». Il fut un temps où l'adjectif traduisait des considérations moins primaires que la simple survie. L'ami qui m'a téléphoné aujourd'hui me disait: «*Avec tous les discours des divers politiciens, il devient difficile de savoir comment exister.*» Oui, ça, je comprends. Comme pour nos amis les journalistes, les termes que nous employons devraient témoigner que nous avons conscience de nos actes, conscience de ce qu'ils entraîneront, avec les meilleures intentions. C'est peut-être ce que nous entendons par «*une question existentielle*». Comme je l'ai dit, un drame tel que celui qui vient de mettre Paris à si terrible épreuve implique des conséquences complexes. Il change le sens des mots. Il n'y a pas grand-chose à y faire, sinon essayer de ne pas se laisser prendre de court par l'histoire. ■

(Traduit de l'anglais par José Kamoun)

Dernier ouvrage paru:

**En toute franchise**  
(*Let Me Be Frank With You*),  
traduit de l'anglais (Etats-Unis)  
par José Kamoun,  
L'Olivier, 240 p., 21,50 €.

## « Tu es une cellule dormante » par Bertrand Leclair

Tu es désormais prêt à partir. Tu vas rejoindre le troupeau des fourbes et des menteurs pour t'y fondre, porteur de la vérité, à l'insu de tous. Tu y seras dormant. C'est pourquoi ceci doit être écrit dans ton cœur comme dans le marbre et ne jamais l'être ailleurs. Tu dois le murmurer pour toi seul tous les matins et tous les soirs sans rien omettre des mots et des virgules, et le murmurer à part toi chaque fois que la fragilité te guette, dans la nécessité de te conduire face aux autres à leur image.

Tu ne parleras à personne, sinon pour ne rien dire. Tu dois apprendre à parler sans cesse pour ne rien dire, même aux plus proches parmi ceux qui se disent tes amis, même à ton conjoint si tu te maries, tes enfants s'il en naît de ton union, ton père ou ta mère. Tu ne dois jamais laisser la vérité et la parole se mêler, tu dois protéger la vérité de la contagion malsaine de toute forme de parole, la tienne qui n'est rien ou celle des autres qui n'est rien.

Tu ne dois jamais tenter d'écrire. Ecrire menace le pouvoir de parler pour ne rien dire, écrire laisse des traces et ouvre des failles qui font faillir les cœurs en provoquant l'épanchement de la vérité bientôt exsangue, écrire vide de sens la vérité.

Toujours et à tout le monde tu dois affirmer le contraire de la vérité qui est ton secret. Elle te rend plus fort que quiconque, précisément parce qu'elle fait de toi le contraire de ce qu'ils sont. Ils pensent que la vérité passe par leurs lèvres, ils prétendent ignorer qu'au fond de leur cœur règnent l'hypocrisie et la duplicité. Ils ne croient à rien qu'à l'instant de leur parole, au fond de leur cœur, à l'instant de leur parole mais au contentement de leurs entrailles.

Tu es le contraire exactement : tes lèvres ne sont que feintes pour préserver la pureté de la vérité que tu abrites au secret de ton cœur sans jamais la trahir.

Tu es le coffre-fort de la vérité, et c'est pourquoi tu peux laisser les souillures communes toucher tes yeux, ta bouche, tes oreilles et tes mains, ton cœur est étanche.

Tu es une cellule dormante.

Tu vas sentir la vérité grandir en toi, à l'abri des lumières fallacieuses, se nourrir du moindre de tes faits et gestes les plus ordinaires. Personne ne doit pouvoir le soupçonner qui voudrait aussitôt te l'arracher avant que l'heure soit venue de la délivrer.

Tu dois te comporter comme les four-



L'écrivain Bertrand Leclair.  
THIBAUT STIPAL/OPALE/LEEMAGE

bes, tu dois parler comme eux, feindre de penser que la vérité peut se conjuguer avec la dictature des corps comme le croient ceux qui prêchent le vide, dans l'oubli du temps qui vient.

Si tu crois une personne qui émet des opinions contradictoires, une personne qui prétend que les temps sont proches, que déjà l'ombre de la vérité se profile sur l'ici-bas, tu dois la contredire avec véhémence, tu dois la moquer, tu dois lui mentir de toute la force de ton âme pour protéger la vérité, et tu sais par ailleurs comment désigner cette personne au réseau, qui travaillera.

N'oublie jamais que tu es sous surveillance. Tout le monde sans exception est sous surveillance. La surveillance est leur arme. Tu dois la retourner contre eux et en faire la meilleure alliée de la vérité. Tu dois en public défendre la surveillance.

Qui pourrait la redouter qui n'aurait rien à cacher? Tu dois le dire, t'en féliciter sans cesse et publiquement.

Ainsi protégée la vérité deviendra dure et tranchante. Au réveil, elle sortira de toi aussi puissante que le diamant pour déchiqueter la vitre du mensonge et libérer les fleurs de la joie sur le fumier putride des corps terrestres.

C'est pourquoi tu ne dois jamais t'offusquer des blessures faites à la vérité en ta présence. Elle est à l'abri. Le plus grand des dangers que tu cours serait de croiser un inconnu et de le reconnaître au miroir de la vérité dans ton cœur. Si ce malheur advient, tu ne dois pas laisser l'amour te submerger et s'échapper du moindre de tes regards, de tes gestes, moins encore de tes paroles. Tu dois tourner le dos à ce porteur de la vérité, même si tout t'appelle à le serrer dans tes bras. Tu ne dois

pas mettre en danger la vérité enfermée dans son cœur et dans le tien, l'amour fou que tu éprouves en le reconnaissant doit te trouver plus fort que la tentation de fuir avec lui.

Tu dois être seul avec la vérité, et le rester, toujours. Parce que tu ne dois songer qu'à l'instant où la vérité déchirera le tissu des mensonges et des chairs dévoyées pour surgir au monde. Cela sera dans quelques semaines, dans quelques mois, dans quelques années. Le calendrier de la vérité n'est pas le calendrier des hommes.

Tu dois avoir la patience d'être le bras armé du temps qui vient, ne jamais abandonner.

Tu dois marteler au secret de ton cœur le nom de Jean Rétive et consulter le profil de la librairie impie de ta rue deux fois par semaine. Si tu vois apparaître un «*j'aime*» émis par Jean Rétive sur une notification récente de cette page Facebook, tu dois aimer à ton tour, le cœur battant. Lorsque le même geste se répétera à quarante-huit heures d'intervalle, tu sauras que tu ne dors plus. Tu sentiras la vérité s'éveiller, bouger dans ton cœur à te torde les entrailles. Tu te réjouiras de voir venu le temps de la délivrance.

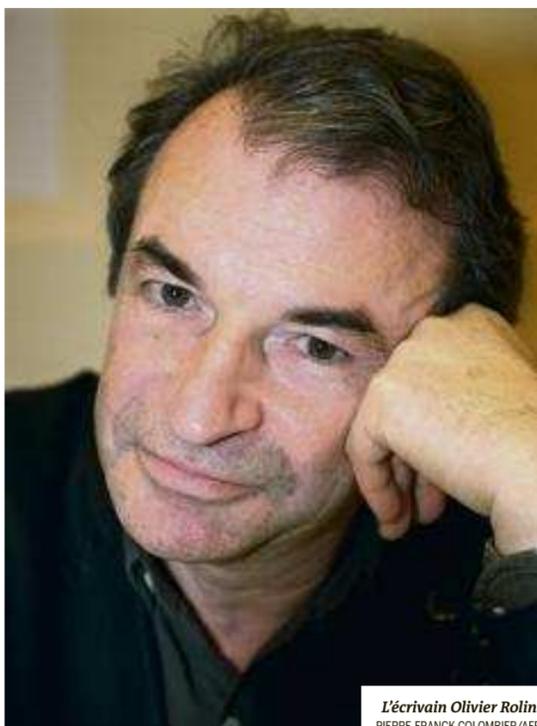
Tu le signifieras en partageant sur ton mur le dernier post aimé par Jean Rétive.

Tu sauras où te rendre dans le bois de Vincennes, le lendemain matin à neuf heures, en tenue de sport, sans documents, sans téléphone.

Tu pourras enfin n'être plus que la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, débarrassé des mensonges accumulés sur ton corps souillé. Tu sentiras la vérité bouger en toi à chaque instant plus vélocité, tu la sentiras envahir tout l'espace, prête à jaillir comme la lumière déchirant la nuée. Tu seras heureux de sentir les nausées te monter aux lèvres, tu seras heureux de la sentir forcer ton corps, tu ne seras plus qu'une unique pensée, la délivrance dans l'explosion de la chair animale qui n'aura été que mensonges, dans l'effacement des mensonges accumulés sur tes lèvres, tes oreilles et tes yeux. Et tu sentiras ton ventre se retourner et des larmes te monter aux yeux, et tu sauras que ce sont les larmes de la délivrance, et jaillira une joie plus grande que la mort autour de toi, et sur le fumier abject de l'ici-bas détesté comme toi-même enfin tu verras éclore les mille et une fleurs de la vérité, à l'instant noir de ton âme. ■

Dernier ouvrage paru : *La Villa du jour*, Serge Safran, 272 p., 17 €.

## Bref dictionnaire des idées reçues par Olivier Rolin



L'écrivain Olivier Rolin.  
PIERRE-FRANCK COLOMBIER/AFP

Ça n'a rien à voir avec l'islam. Mais non, bien sûr. Des tueurs qui mitraillent au cri d'Allah Akhbar, ça n'a rien à voir avec l'islam. L'Etat islamique n'a rien à voir avec l'islam. Ce doit être une erreur de traduction. Les abominations commises chaque jour, dans le monde entier, au nom d'Allah, les égorgements, les décapitations, les crimes contre les femmes, ça n'a rien à voir avec l'islam. Soyons sérieux. Le djihadisme est sans doute une maladie de l'islam, mais il entretient précisément avec cette religion le rapport incontestable qu'a une maladie au corps qu'elle dévore.

«*C'est une infime minorité.*» Sans doute. Mais quelques milliers de «*radicalisés*» dans notre pays, ce n'est tout de même pas rien. Les groupuscules gauchistes des années post-68 (auxquels j'ai appartenu) n'étaient guère plus nombreux. Les bolcheviks russes non plus, cela ne les a pas empêchés de fabriquer un des deux grands totalitarismes du XX<sup>e</sup> siècle. (De même, d'ailleurs, aux yeux des dévots, les «*crimes de Staline*» n'avaient-ils rien à

voir avec la pure essence du communisme soviétique...)

«*Les musulmans n'ont pas à se désolidariser publiquement de la barbarie djihadiste*», puisqu'ils n'en sont pas les auteurs. Ce serait accepter la fameuse «*stigmatisation*». J'avoue que cette logique m'échappe. On manifeste en général contre une chose à laquelle on n'adhère pas, dont on ne se sent pas partie prenante. Les citoyens français qui manifestaient, autrefois, contre la guerre d'Algérie n'en étaient pas non plus responsables, mais on la faisait en leur nom, et c'est précisément pour cela qu'ils se sentaient tenus de manifester hautement leur opposition. Les morts de Charonne n'étaient pas à leur place? [*Le 8 février 1962, neuf manifestants contre la guerre d'Algérie ont été victimes de la violence policière au métro Charonne, à Paris.*]

«*Il faut déradicaliser les fanatiques.*» Je crains que cette idée de modernes exorcistes ne soit qu'une blague pittoresque, germée dans des esprits qui n'ont jamais eu affaire à d'authentiques démons (pour parler comme Dostoïevski). Le hasard fait que, la veille du massacre, on m'avait

invité au MuCEM, à Marseille, à parler de Blaise Cendrars. J'avais choisi de commenter, notamment, un passage extraordinaire de *Moravagine*, où est décrit le type du terroriste devenu machine à tuer : «*Le sang veut du sang et ceux qui, comme nous, en ont beaucoup répandu, sortent du bain rouge comme blanchis par un acide. Tout en eux est flétri, mort. Les sentiments s'écaillent, tombent en poussière ; les sens vitrifiés ne peuvent plus jouir de rien et se cassent net à la moindre tentative.*» Je doute qu'une équipe de psychologues et d'imams puisse faire revenir à l'humanité ceux dont le sang a brûlé l'âme. Jésus faisait sortir du corps les esprits impurs pour les fourrer dans des cochons, mais c'était Jésus.

Je respecte les croyants pacifiques, j'admire ceux, la grande majorité sûrement, qui résistent aux intimidations des fanatiques, je souhaite aussi ardemment que quiconque la paix civile, mais ce ne sont pas des subterfuges pour éviter de regarder la Mort en face qui la détourneront de nous. ■

Dernier ouvrage paru : *Le Météorologue*, Seuil, 2014.

## Regarder la mort en face par Laurent Mauvignier

Je ne vois pas comment les attentats qui nous frappent, à force d'habiter nos pensées, pourraient ne pas habiter nos livres.

Voilà en quoi revient, pour moi, cette question d'écrire avec la mort, avec le réel, avec la violence qui nous entoure et nous concerne. On peut y répondre en écrivant des livres, certains le feront ; on peut aussi y répondre en refusant aux terroristes le pouvoir de coloniser notre esprit et notre travail. C'est une question qu'il faut se poser, qu'on se pose toujours : comment ramener ce qui nous ébranle dans le champ de nos interrogations, sans rien céder de ce que nous sommes.

Car la littérature doit prendre le temps de mesurer l'impact de ce que notre vie subit. Elle ne doit pas se laisser corrompre – comme l'acidité corrompt – par l'émotion et la sidération. L'écrivain doit prendre le temps de la mise en perspective, et, dans le cas des romanciers, prendre le temps d'interroger la violence par le prisme de sa pratique, qui n'est ni celle de la philosophie, ni celle de la sociologie, de la psychologie, etc., mais qui pourtant les enveloppe et les concentre dans ces expériences simulées qu'on appelle *fictions*.

Un roman, c'est une vision du monde qui essaie de prendre chair, de se donner un corps pour rendre compte de ce qu'il voit, de ce qu'il pense, de l'implicite qu'il tente de partager, des présupposés qu'il tente d'imposer. Un roman n'a pas besoin d'être ostensiblement politique ou polémique pour dire quelque chose qui l'exécède. Un écrivain s'engage avec ses moyens, mais aussi avec son univers. Et s'il dit le monde, il le dit avec son regard. On ne saurait lui demander d'en changer parce que l'actualité exigerait de lui que, toute affaire cessante, il prenne soudain des accents hugoliens dans un combat où il n'a en réalité qu'une chose à faire : continuer à écrire.

Écrire, c'est tenter de répondre à cette question de savoir qui nous sommes tous ensemble et chacun pour lui-même, chacun dans cet ensemble, et comment cet ensemble regarde chacun. J'ai entendu à

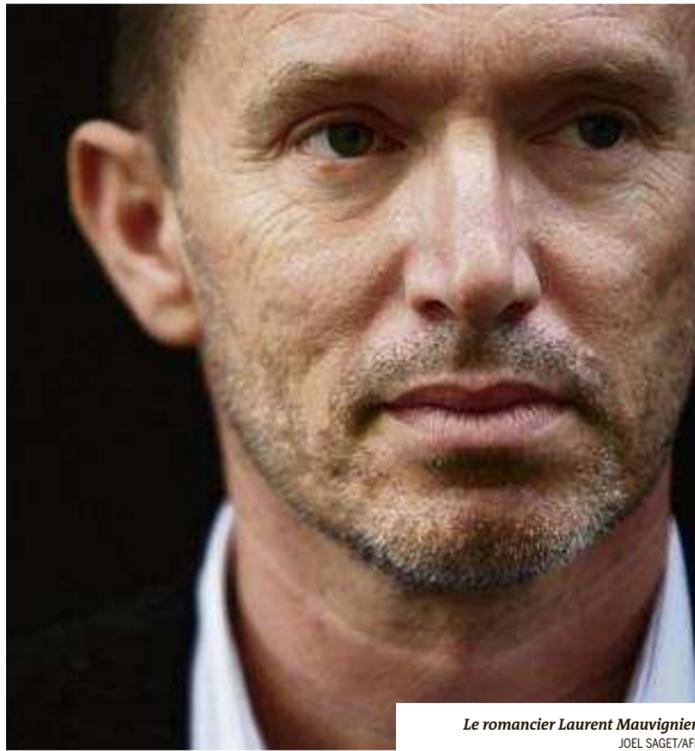
la radio, parmi les centaines de réactions, celle de cette étudiante qui parlait de l'étrange sensation d'être à la fois ensemble, dans une communauté qui partage le malheur qui la frappe, et isolée, seule, enfermée quelque part en elle-même.

C'est cette étrange sensation dont peut parler la littérature et le roman.

La question que je me pose depuis longtemps et que ce 13 novembre incarne, hélas, parfaitement, c'est comment un livre peut porter ce morcellement des vies multiples prises dans le faisceau d'une histoire dont chacun pouvait penser qu'elle n'était pas la sienne. Je me dis que la vie, ce n'est pas un personnage principal avec des personnages secondaires, c'est un personnage principal + un personnage principal + etc. Il faut inventer la démocratie dans les livres, c'est-à-dire lutter contre l'effet de masse, rappeler que la masse, la foule, c'est une addition de destins individuels, jamais l'indifférencié auxquels les tueurs et les statisticiens veulent nous réduire.

Alors pour moi, écrire des livres, c'est la seule réponse que j'ai pour essayer de comprendre le monde, et le seul moyen pour tenter d'en parler, d'en saisir quelque chose – peut-être cette question de la solitude au cœur même du collectif, de ce à quoi renvoie la violence comme celle qui vient de nous atteindre. Comment rendre compte de ce que chacun est seul, oui, avec les autres. Mais je veux dire que si j'aime si profondément le roman, c'est qu'il est par essence humain – je ne dis pas humaniste – humain, oui, parce qu'il met l'expérience humaine au centre de tout, y compris dans sa noirceur et sa banalité. C'est pour cette raison que tout roman est profondément politique : il donne un nom à chacun. Son utopie, son horizon, c'est de vouloir nommer chaque visage, rendre à chacun la singularité et la complexité de sa vie. Tout ce que les tueurs, les fanatiques veulent nier, eux qui ont besoin de tout simplifier. Mais ils ne sont pas les seuls, hélas.

Les livres qui créent des personnages pour illustrer des idées ou des messages



Le romancier Laurent Mauvignier.  
JOËL SAGET/AFP

sont des romans insignifiants à force, justement, de vouloir signifier. Ou parfois, pire qu'insignifiants, ils deviennent dangereux à force de ramener les gens, les parcours humains, à des catégories, des illustrations. Instrumentaliser les personnages pour des idées, c'est, toutes proportions gardées, ce que font les terroristes qui se servent de nos vies pour imposer la peur ou leurs idées monstrueuses. C'est réduire les êtres à des stéréotypes, à des symptômes, pour mieux les stigmatiser, les dénoncer, et surtout pour les transformer en faire-valoir de causes qui deviennent toujours, fatalement, plus grandes que les humains,

condamnés à être négligeables, subsidiaires. Jean Hatzfeld, dans ses livres sur le Rwanda, a très bien montré comment, pour tuer, on construit d'abord la déshumanisation de son ennemi.

Il faut se battre contre ça. Les livres qui font naître la complexité du monde, son épaisseur, à partir de la singularité des êtres, des expériences humaines, eux, peuvent nous donner à penser la violence, les attentats, la solitude, mais aussi la solidarité, le partage, le besoin de vivre. Et nous montrer comment chaque vie est irréductible, irremplaçable. Voilà ce qu'un roman peut dire, ce à quoi il faut toujours ramener les choses et à partir de quoi on

les interroge : la vie. Ce qu'un romancier doit regarder, pour moi, ce ne sont pas les attentats, c'est comment des vies ont été brisées. Untel avait rendez-vous dans un bar, il attendait de retrouver un ami depuis des jours, tel autre allait voir un concert, il s'en faisait une joie.

Et le roman se demandera aussi, oui, même s'il lui en coûte, comment ces jeunes de 25 ans peuvent en arriver à se barder d'explosifs, à souhaiter la mort des autres et croire que leur propre mort les grandira, alors qu'elle ne fait qu'achever de les anéantir.

L'art est du côté de la vie, et il l'est avec une force telle qu'il peut regarder la mort en face, sans trembler. Car il y a ça aussi que l'art doit, paradoxalement, ne pas détourner la tête parce que la violence veut s'imposer. En nous montrant la violence et la mort, l'arbitraire de la terreur, la littérature nous ouvre d'abord les yeux sur la beauté de la vie. Ce qui vient de se produire est terrifiant, oui, mais voilà aussi la réponse que le roman nous donne : regarder la vie, la scruter, l'aimer, la dire. Ne pas renoncer à raconter la vie des gens, y compris parce que nous risquons tous de rencontrer la mort au détour d'une rue, et que celle-ci ne doit pas nous imposer son silence.

Et donc, continuer.

Parce que s'engager, c'est aussi savoir ne pas changer, continuer à être ce que nous sommes. Exactement comme nous allons continuer à aller voir des concerts de rock, boire des verres en terrasse, nous allons continuer à écrire des romans qui parleront d'amour, de solitude, de rien, de tout. Et peut-être, quelquefois, de terrorisme, parce qu'il est aussi l'un des risques de notre vie et qu'on ne peut pas l'ignorer, même s'il ne nous empêchera pas de continuer à vivre, et que sa présence, au contraire, nous incitera à vivre plus, à écrire plus, à aimer plus, à ne rien négliger de ce qui fait notre vie. ■

Dernier ouvrage paru :

*Retour à Berratham*, Minuit, « Théâtre », 80 p., 9,80 €.

## Pourquoi? par Scholastique Mukasonga

Il faisait bon cette nuit-là à Paris, bizarrement doux pour un mois de novembre.

Caprice de la saison, réchauffement climatique? Ce n'était pourtant pas la fin du monde ni le moment de se poser de graves questions. Mais vous ne pouviez pas rester planté devant votre poste de télévision ou figé devant une page blanche. Vous vouliez goûter dans Paris ce drôle de printemps à l'envers. Il fallait sortir et pourquoi pas, banalement, flâner sur les grands boulevards jusqu'à la République et pousser même jusqu'au canal Saint-Martin.

Vous preniez tous les prétextes pour ne pas rentrer chez vous : « Je boirais bien un pot quelque part. » Alors vous vous êtes installé à la terrasse d'un bistrot. Vous avez eu du mal à trouver une place libre. Vous avez observé les consommateurs, c'est une de vos mauvaises habitudes, des jeunes, pas des bobos, des étudiants, des cadres récemment promus, des tout-couleurs (des Blancs, des Noirs, des Jaunes, etc.), des touristes dans toutes les langues, un Paris cosmopolite, métissé, Paris comme il a toujours été, Paris comme il doit être.

Et puis une voiture est passée. Des détonations. Une rafale. Des corps à terre. Du sang. Pour vous, tout est terminé.

Alors, pour moi qui n'étais pas cette nuit du vendredi 13 novembre 2015 à la terrasse d'un café parisien, il ne me reste que des questions.

Quelles raisons les assassins avaient-ils pour vous tuer?



L'écrivaine rwandaise Scholastique Mukasonga.  
PATRICK KOVARIK/AFP

Parce que vous n'êtes pas eux, comme ils voudraient que vous soyez selon leur fantasme, parce que, pour eux, vous étiez un croisé, un chrétien = un Français? Parce que vous aimiez la musique? Parce que vous buviez un verre de bière? Parce qu'il y avait des filles à la terrasse du bistrot? Parce que tout simplement vous aimez la vie et la Liberté et que, là c'est pécher, c'est inexcusable.

Et vous les assassins, pour quelles raisons croyez-vous avoir le droit, le devoir de tuer? Parce que c'est votre dieu qui vous envoie combattre l'infidèle? Parce qu'il vous a promis de gagner par vos crimes son paradis? Parce que vous voulez venger des peuples humiliés? Parce que vous êtes nés dans une mauvaise cité?

Parce que vous avez eu une enfance malheureuse?

A l'évidence, aucune de ces raisons n'est valable. Il n'y a aucune raison pour tuer au hasard celui qui est assis à la terrasse d'un café.

Alors, pourquoi? Pourquoi? Pourquoi?

Je n'ai pas de réponse. Et peut-être qu'il n'y a pas de réponse. Il doit pourtant bien y avoir une réponse. Et peut-être que quelqu'un connaît la réponse.

Mais à quoi servirait la réponse si c'est l'Homme qui est la question... ■

Dernier ouvrage paru :

*Ce que murmurent les collines. Nouvelles rwandaises*, Gallimard, « Continents noirs », 2014.

## La plus pure solidarité par Jean Hatzfeld

C'était aussi une nuit d'une très touchante humanité, imprévisible. Au moment des tueries, nous étions dans un bar près du canal de l'Ourcq, trop loin même pour entendre des sirènes ou klaxons. Les nouvelles sont arrivées sur les smartphones. L'atmosphère joyeuse d'un vernissage photo s'est peu à peu tendue d'une confuse inquiétude, car nous devinions tous, sans besoin de l'expliquer, que cette nuit allait nous basculer vers des jours que nous redoutions.

J'ai descendu le canal, dans l'espoir d'attraper un métro au-delà de la place de la République, qui me ramènerait à Montreuil. Là, tout le long, les gens se montraient formidables, d'un calme et d'une gentillesse un peu inattendus. Ils se rassemblaient dans les cafés, à écouter les télévisions ou à consulter Internet. Personne n'avait plus peur pour soi, mais pour ceux du Bataclan. Dans la rue, des piétons s'organisaient en petits groupes de accompagnement. Aussitôt qu'une per-

sonne craquait nerveusement, l'entourage la réconfortait. On tendait couvertures ou anoraks à ceux qui tremblotaient de froid. Des habitants, sur les trottoirs, proposaient des hébergements ; des automobilistes offraient des places dans leur voiture. Un taxi a déboulé, a ouvert ses portes sans évoquer d'argent ; un autre a suivi.

Toutefois, beaucoup plus émouvant que cette solidarité : on n'entendait aucun dérapage verbal, même motivé par la colère ou la révolte. Aucune grande gueule pour profiter ou spéculer sur le drame. Pas de parole déplacée, même de maladresse, ou de réflexe politique. Aucune dérive xénophobe, raciste, islamophobe, du genre de celles que l'on entend quotidiennement dans les bistros et ailleurs et que l'on redoute en pareilles circonstances. Comme si, dans ce moment de stupeur, de tristesse pour ces victimes inconnues dont on apercevait furtivement les corps sur les écrans, et tristesse peut-être pour des temps un peu révolus, dans ce moment d'appréhension physique pour autrui, il allait de soi de mettre entre parenthèses la connerie, de se débarrasser d'un vain verbiage, de se laisser emporter par un bon sens qui dictait qu'on se trouvait tous face à un même ennemi. On a pu penser à New York, tel qu'on nous l'a raconté le 11-Septembre. Ceux qui les ont vécues ont pu se souvenir de périodes de Sarajevo, de Beyrouth. Quand il est formidable d'avoir un voisin. La guerre, c'est bien autre chose. Mais si l'atmosphère du quartier République pouvait l'évoquer, c'est dans le sens où la guerre simplifie parfois les pensées à l'essentiel, élague les préjugés, mesquineries, méfiances, et vous rabiboche avec ceux avec qui vous vivez. ■

Dernier ouvrage paru : *Un papa de sang*, Gallimard, 272 p., 19 €.



L'écrivain Jean Hatzfeld.  
JOËL SAGET/AFP

## La lamentation de la beauté enterrée sous les cendres par Zeruya Shalev

Un jour comme aujourd'hui, les mots, honteux de leur faiblesse, reculent devant l'émotion. Car aucun mot ne sauvera de la mort, ne soignera les blessures, n'évitera la catastrophe, ni même ne sera capable d'en décrire l'ampleur. (...) Il faudrait sans doute se taire, rester figé dans un silence de deuil, et pourtant, le cœur veut consoler, la main tremble sur le clavier.

De ma lointaine Jérusalem, je tiens donc à présenter toutes mes condoléances aux familles des personnes assassinées, j'adresse mes vœux de guérison à tous ceux qui ont été touchés dans leur chair et dans leur âme. Puissiez-vous ne pas connaître d'autres douleurs, d'autres actes de cruauté, d'autres attentats.

(...) Du plus loin que je me souviens, le terrorisme n'a cessé de m'accompagner. (...)

De même que nous nous remémorons les étapes de notre vie selon nos amours, les lieux où nous avons étudié et travaillé, les appartements où nous avons vécu, les épisodes de ma vie sont marqués par les attaques terroristes qui ont secoué mon pays et qui, de l'enfance à l'adolescence puis à l'âge adulte, semblent se resserrer autour de moi – perturbante imbrication entre vie privée et réalité nationale. Il y a d'abord eu l'attentat dans le train où a été tué le mari d'une amie très proche, puis celui au Moment, un café en face de mon immeuble (...), enfin l'attentat où j'ai moi-même été blessée en 2004, lorsqu'un kamikaze s'est fait sauter dans un autobus bondé devant lequel je passais en rentrant à la maison.

Je me souviens très bien de la seconde où a résonné à mes oreilles le pire bruit que j'aie entendu de ma vie, et où j'ai été projetée sur le trottoir au milieu de corps en flammes, cette seconde après laquelle je n'ai plus entendu ni les cris, ni les appels au secours, ni les sirènes d'ambulances. Mais ce n'est pas la puissance de la déflagration qui m'a rendue sourde – l'explosion presque volcanique de la bombe, avec ses vis et ses bouillons, le tout mélangé à de la mort-aux-rats pour augmenter les saignements – mais un autre bruit, plus profond, plus effroyable encore : la voix de l'adieu à la vie que lançaient soudain les



L'écrivaine israélienne Zeruya Shalev. JENS-ULRICH KOCH/DDP IMAGES/AFP

dizaines de passagers du bus – les lamentations des mères qui laissent des petits orphelins, les cris des fillettes qui ne grandiraient jamais, les pleurs des enfants qui ne rentreraient plus chez eux et des hommes qui se séparaient de leur femme. J'ai entendu la lamentation des membres déchiquetés, de la peau carbonisée, des pieds qui ne marcheraient plus, des bras qui n'atteindraient plus, de la beauté enterrée sous les cendres.

Bien que je sois loin, je suis sûre que l'on peut entendre à présent cette lamentation dans les rues de Paris.

Notre seul espoir, c'est l'union de tous les modérés contre les extrémistes, de tous les êtres sensés contre les fous, de tous ceux qui sacralisent la vie contre ceux qui sanctifient la mort. Nous devons tendre la main à tous ceux qui refusent le terrorisme, sans distinction d'origine ni de

religion, (...) ensemble dans une alliance humaine et courageuse, dénuée de culpabilité, car la démocratie doit à la fois protéger ses citoyens et se protéger elle-même.

Comment se protéger sans attaquer? Comment résoudre le conflit qui oppose liberté, égalité d'une part et sécurité de l'autre? Nul doute que la tâche est difficile, mais j'ai foi en un pays qui, tout au long de son histoire, a su peut-être plus que n'importe quel autre trouver cet équilibre. (...) Tout en pleurant avec la France, je suis intimement convaincue qu'elle aura la capacité de surmonter ces heures tragiques. ■

(Traduit de l'hébreu par Laurence Sendrowicz)

Dernier ouvrage paru : *Ce qui reste de nos vies (Shéerit Ha-Khayim)*, traduit de l'hébreu par Laurence Sendrowicz, Gallimard, «Du monde entier», 2014.

## Le piège de la raison narrative par Marc Weitzmann

Lola, Thomas, Djamila, George, Kheireddine, Marie, Matthias, Caroline, Halima, Thierry, Hodda, Astia... A l'heure où j'écris, il n'y a pas de liste complète des victimes. D'un journal l'autre, d'une page Facebook l'autre, ce sont souvent les mêmes noms, les mêmes visages qui reviennent. Halima et Hodda, les deux sœurs de 37 et 33 ans fêtant l'anniversaire de la cadette et fauchées rue de Charonne sont déjà familières. Djamilia un peu moins ; je remarque un peu Guillaume ; Matthias et Thierry me sortent de l'esprit.

Qui a fait la sélection? Personne, bien sûr, le hasard. Le hasard sélectif du flux des médias qui redouble ici celui de mon propre inconscient, mais, surtout, celui de la terreur. Mais aussi : comment se représenter chacune des victimes? Ou bien, pour poser la question de façon plus morale : comment éviter qu'une même indifférence aléatoire préside au meurtre de masse et à l'empathie collective?

Je lis *Nous, fils d'Eichmann*, l'essai publié en 1964, au beau milieu de la guerre froide, par le philosophe Günther Anders, qui se penche sur cette question d'empathie. «Il n'existe pas d'être humain capable de se représenter une chose d'une si effroyable grandeur que l'élimination de millions de personnes», écrit-il. Anders parle là des destructions nucléaires de Hiroshima et Nagasaki. Il réfléchit, en d'autres termes, aux conséquences éthiques et humaines du système de terreur, la guerre froide, qui a précédé celui que nous subissons aujourd'hui. Sa thèse centrale : au-delà d'une certaine limite, notre pouvoir de faire dépasse notre pouvoir d'imaginer ce que nous faisons. Dès lors, l'empathie disparaît : «Le trop grand nous laisse froid.»

C'est déjà l'idée de Hannah Arendt, qui fut sa femme, dans son fameux essai sur la banalité du Mal paru trois ans plus tôt. Incapable de se représenter l'ampleur de ce qu'il accomplissait à Auschwitz, y argumente-t-elle, Eichmann a limité son univers mental à l'exécution mécanique et administrative de ses tâches. Anders a repris l'analyse pour l'appliquer à la guerre froide. Pour l'un comme pour l'autre, la conséquence de ce «manque d'imagination» est une absence radicale d'empathie. Comme l'ont souligné tous les témoins survivants du massacre du Bataclan,

par exemple, les tueurs ont exécuté leurs tâches «comme des robots», sans hâte, sans passion, sans haine discernable.

Les victimes d'attentats aveugles sont, par définition, celles du hasard. C'est pourquoi la tentation est grande, quand l'événement survient, de lui attribuer une logique qui fasse sens. Ainsi de Toulouse en 2012, de Bruxelles en 2014, voire de *Charlie Hebdo* : puisque les tueurs ont visé des juifs, des militaires, des journalistes, c'est donc la faute à Israël et aux juifs, à notre politique étrangère, à l'islamophobie. Ces «explications» ont, bien sûr, pour fonction de limiter une empathie qui, autrement, serait insupportable. Mais l'amplitude des attentats du vendredi 13 novembre interdit cette mise à distance.

A l'image de la presse américaine après le 11 septembre 2001, et de la presse israélienne régulièrement, les médias ont donc publié leurs listes partielles de victimes, où la clé de l'empathie s'appelle le mimétisme : «Cela a touché n'importe qui, même ceux dont nous ne parlons pas, cela aurait pu vous toucher.»

Mais ce mimétisme n'est pas moins ambigu. Après tout, si n'importe quoi peut arriver à n'importe qui n'importe quand, comment éviter que chacun ne soit plus rien d'autre que déjà victime – simple variable unitaire sur l'échelle statistique de la terreur? Anders : «Le trop grand nous laisse froid.»

Ce piège de la raison narrative auquel les médias, pris par l'instinct, n'échappent pas est l'un des effets pervers visés par la terreur. Autant qu'une guerre de représentation, la terreur est conflit de temporalités. Porté par le roman, le temps du récit individuel a libéré la conscience collective de la glue du présent suspendu de la terreur. Mais «ce que les terroristes gagnent, les romanciers le perdent», fait ainsi dire à l'un de ses personnages l'écrivain américain Don DeLillo dans son roman *Mao II* (Actes Sud, 2001). «Le danger qu'ils représentent égale notre propre échec à être dangereux. Beckett est le dernier écrivain à modeler notre manière de voir et de penser. Après lui, l'œuvre majeure implique des explosions en plein ciel et des immeubles qui s'écroulent. Telle est la nouvelle narration tragique.» ■

Dernier ouvrage paru : *Une matière inflammable*, Stock, 2013.

## Ici, tout le monde est là par Arnaud Cathrine

Dimanche 11 janvier 2015. Quartier Goncourt, à la lisière du 10<sup>e</sup> et du 11<sup>e</sup> arrondissement de Paris. C'est là que nous habitons ; et c'est de là que nous nous apprêtons à rejoindre les milliers de Français qui ont décidé d'arpenter la ville après cette semaine d'attentats. En bas de l'immeuble, nous croisons Adel à qui nous achetons chaque jour fruits et légumes. Ce jour-là, le salut ordinaire ne suffit pas : Adel nous hèle. Il tient à nous dire qu'il ferme dès que possible et qu'il nous rejoint. Evidemment, ça signifie en substance : «Vous savez, c'est pas ça, un musulman. Ces criminels n'ont rien à voir avec nous. Je serai là, moi aussi.» Il a besoin de nous le dire, en filigrane. On lui lance dans un sourire familier : «A tout à l'heure !» Bien sûr, on ne le retrouvera pas. Quoique, si : le lendemain. Dans tous les journaux. Cette photo de Reuters, vous l'avez forcément vue : c'est lui tout en haut, affirmant, de sa silhouette déterminée, la vie et le désir fervent d'une France unie, quoi : constituée de nous tous.

Vendredi, notre quartier a été frappé, parmi d'autres. Nous sommes pas mal de ma génération à avoir «choisi» d'habiter ce quartier de Goncourt (moi, ça fait onze ans). Oui, un choix. Parce qu'ici la «diversité» existe et marche et pulse (ce truc auquel certains ne croient plus ou, devrais-je dire,



L'écrivain Arnaud Cathrine. FRANCESCA MANTOVANI/OPALE/LEEMAGE

dont certains ne veulent pas du tout). Nous vivons dans une réelle mixité de communautés, d'origines, de confessions religieuses... J'ai connu d'autres quartiers de Paris. Mais dans le même, dans l'identique, dans le semblable : j'étouffe. Je préfère ici. Alors oui, pour ne parler que de ça aujourd'hui : j'aime ces tables recouvertes de mets sur le trottoir pendant le ramadan. J'aime que les bouchers qui ont leur magasin halal en bas de chez moi m'appellent «cousin» et qu'on se rende des services. Plus généralement, j'aime tous ces visages qui me tiennent les yeux ouverts parce que c'est la France d'aujourd'hui,

multiple et donc riche. Alors ce que je veux écrire aujourd'hui, c'est ça : m'extrayant de cette nuit quasi blanche qui a suivi la vague d'attentats de vendredi dans notre quartier et dans Paris, descendant de chez moi samedi matin pour aller acheter à manger, je n'ai pas pu ne pas percevoir les regards de mes voisins musulmans. Et ça m'a tordu le ventre. Encore une fois : la menace de l'amalgame. Un certain personnel politique n'a pas hésité une seconde à aller par là, frontalement ou avec la perfidie de l'allusion. Alors oui : je comprends que les musulmans avec qui je vis aient plus que jamais besoin de trouver de la bien-

veillance et un tant soit peu d'intelligence dans mon regard de petit Blanc.

Même si tout le monde, depuis vendredi soir, aura compris : les musulmans de Goncourt et d'ailleurs sont les ennemis de ces terroristes au même titre que tout le monde, simplement parce qu'ils sont français, de vrais Français. En janvier, on a tué des journalistes et des juifs, c'était déjà l'horreur absolue et c'était déjà des membres de communautés funestement choisies à dessein. Vendredi, on a tué tous les Français, mais pas dans n'importe quel quartier : là où beaucoup de communautés vivent (très bien) ensemble. Une fois encore, rien n'est dû au hasard.

Aujourd'hui, un amalgame entre musulmans et fanatiques faciliterait amplement la tâche des assassins. Alors retournons voir deux secondes cette photo du 11 janvier. Il suffit de taper sur un moteur de recherche : «11 janvier 2015 Reuters». Et regardons Adel au milieu des autres en haut du Génie de la Bastille, au milieu d'hommes de religions et d'origines différentes. Tout le monde est là. C'est ça, le quartier Goncourt. C'est ça Paris. Et il n'y a aucune raison de renoncer à ce que ce soit ça, la France. Il y a même toutes les raisons d'en être fiers. ■

Dernier ouvrage paru : *Pas exactement l'amour*, Verticales, 240 p., 17,90 €. ■



L'écrivain Marc Weitzmann. ISABELLE BOCCON GIBOD/OPALE/LEEMAGE

## La Belle Equipe par Christine Angot

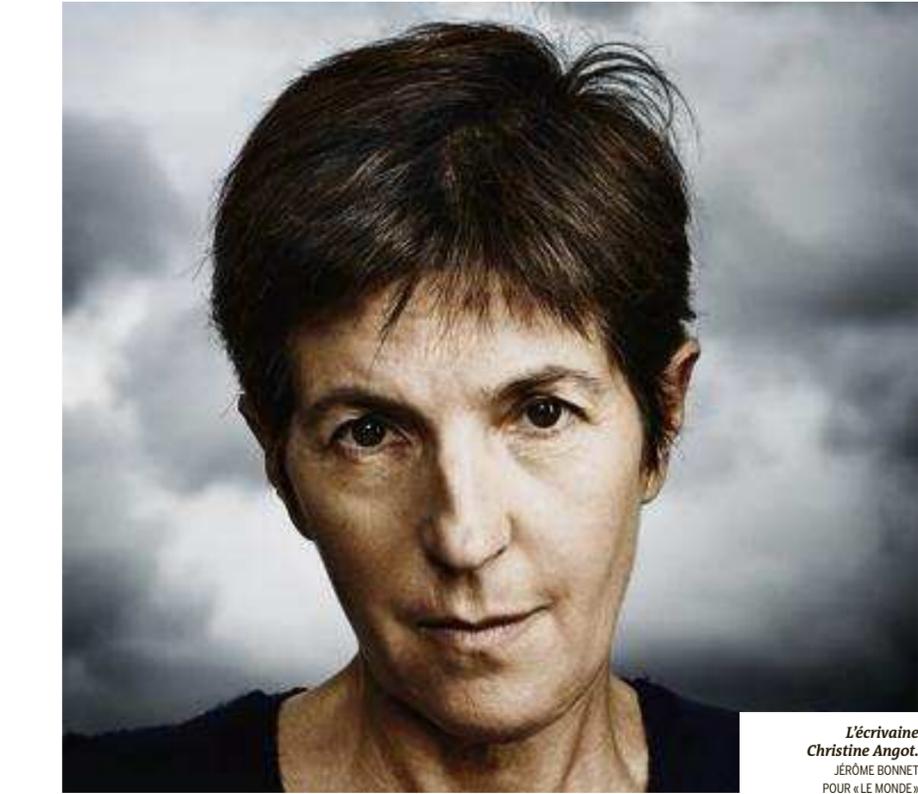
En 1822, à Baltimore, on donne au théâtre une représentation d'*Othello*, la pièce de Shakespeare. On demande à un soldat de se mettre en faction dans la salle, il doit veiller au bon déroulement des choses, comme le ferait un vigile. C'est une histoire vraie. Elle nous a été racontée par Stendhal. Les faits sont réels. Donc, en 1822, la représentation d'*Othello* commence. Le soldat a un fusil à ses pieds, il surveille la salle. Il est là pour ça, c'est son travail. En même temps, il regarde la pièce. Et, quand *Othello*, fou de jalousie, se jette sur Desdémone, le soldat prend son fusil et tire. Un Noir se jette sur une jeune femme blanche, le soldat a son fusil, c'est immédiat, il saisit son arme, il tire sur l'acteur de la pièce, l'acteur est touché, c'était un tir à balles réelles. L'acteur ne meurt pas, mais il est blessé.

La même chose a eu lieu chez nous, amplifiée, et préméditée. Au Bataclan, on donnait, vendredi 13 novembre, un concert d'un groupe californien, The Eagles of Death Metal. Ils étaient en train de jouer quand les soldats de Daech ont tiré. Comme si la musique métal risquait de leur transpercer les yeux, et qu'au Bataclan la scène n'était pas musicale et fictive, mais réelle. De la même façon que les dessinateurs de *Charlie* étaient en train de dessiner quand les frères Kouachi ont tiré.

La civilisation, c'est une ligne. Une petite ligne invisible, toute fine. C'est la ligne qui sépare réel et irréel, réel et imaginaire, espace réel et espace fictionnel. Autrement dit, c'est l'idée qu'il n'y a pas un seul espace, réel, totalitaire,

mais un autre à côté de lui, séparé, qui ne suit pas les mêmes règles, un espace inoffensif, irréel, qui ne prétend pas exercer ses pouvoirs en vrai, mais qui tient à représenter, à dire et à jouer le réel, dans un espace détaché, scène, dessin, page, toile, musée. Quand l'acteur qui joue *Othello* représente la jalousie criminelle, on n'est pas dans le réel mais on le voit par un processus paradoxal et inversé. Et, quand on le voit, on contient mieux nos pulsions violentes. La civilisation, c'est ça, c'est voir le réel grâce à un processus qui l'inverse, et qui le rend visible en versant dans nos têtes de l'imaginaire. Ce processus inversé, c'est la ligne. Et, quand on ne la connaît pas, quand on ne la repère pas, qu'on ne veut pas la voir, on ne peut pas distinguer ces deux espaces, et on sort de la civilisation.

Le problème qu'ont les esprits totalitaires avec l'irréel et son espace, c'est qu'il n'a pas de pouvoir et se moque d'en avoir. L'irréel n'est pas intéressé par le pouvoir réel, et ça, pour le soldat de Baltimore ou les djihadistes de Daech, c'est inconcevable. Qu'on puisse faire quelque chose pour rien, juste pour montrer ce qui est, sans rechercher à exercer le pouvoir sur les choses, qu'un acteur veuille jouer *Othello* sans vouloir être le maître et tuer sa femme, c'est incompréhensible. Eux, ils ne font rien pour rien, ils ne croient pas que rien ça existe, ils ont horreur d'imaginer qu'on puisse n'être rien, ne vouloir rien de spécial, hormis être assis en terrasse, boire, fumer, hommes et femmes, écouter du death metal qui ne tue pas, etc. Pour eux, non seulement ça n'existe pas, mais ça



L'écrivaine  
Christine Angot.  
JÉRÔME BONNET  
POUR «LE MONDE»

ne doit pas exister. Il faut que TOUT soit réel. C'est ça être totalitaire. Il faut que TOUT soit réel pour que TOUT soit sous contrôle. Or il y a une ligne, irréelle, derrière laquelle rien n'est sous contrôle justement, et ça pour eux ce n'est pas possible.

Ma cousine Valérie, qui habite Châteauroux, m'a envoyé un texto le lendemain de la fusillade: «Après ce qui s'est passé à Paris, dis-moi simplement si vous allez bien.»

J'ai répondu: «Oui, Charly et moi étions à la maison, Léonore chez un ami dans le 10<sup>e</sup>, on lui a dit de ne pas bouger. Aujourd'hui, je devais faire une lecture à la Mai-

son de la poésie, mais tous les établissements de la Ville de Paris vont rester fermés. C'est horrible.»

Elle: «Comme tu dis, c'est horrible. Je ne comprends plus ce monde de fous. C'est lamentable.»

Moi: «C'est une guerre, Valérie. Daech est en guerre contre nous.»

Elle: «Oui, je sais, et ça fait peur.»

Moi: «Il ne faut pas avoir peur, ils vont perdre, faire beaucoup de dégâts mais perdre.»

Et elle, à ce moment-là: «C'est ce que je me dis aussi. Ils ne peuvent

pas dominer le monde et enlever ce que les gens ont dans leur cœur.»

Moi: «Exactement.»

A midi, Daech a revendiqué l'attentat en citant la sourate 59 du Coran par laquelle ils le justifient: «... Allah est venu à eux par où ils ne s'y attendaient point et a lancé la terreur dans leurs cœurs.»

Je me suis répété la phrase de ma cousine: «Ils ne peuvent pas dominer le monde et enlever ce que les gens ont dans leur cœur.»

A 13 heures, j'ai reçu le mail d'une amie: «Chère Christine,

j'avais pris des places à la Maison de la poésie. Je me réjouissais de t'entendre. Nous ne viendrons pas, nous avons perdu un de nos amis, mort au Bataclan hier. J'espère que tu vas bien. Je t'embrasse, Françoise.»

En juin, le réalisateur de documentaires David Teboul m'a filmée dans le centre-ville de Châteauroux, où j'ai vécu mes sept premières années, puis dans la ZUP [zone à urbaniser en priorité] où j'ai vécu les sept suivantes. Quand on est arrivés à la ZUP, des types barbus, jean et blouson de cuir, nous ont demandé ce qu'on faisait là, ah, ah, ah, écrivain, ah bon?, etc. et vous habitez où?, genre «prouve-le, donne ton adresse, décline ton identité», la police c'était eux, contrôle au faciès, ils ont fait des sorties sur la télé tenue par les juifs, et à la fin nous ont dit: «Vous saluerez bien le Talmud», on était contents de remonter dans la voiture, on ne se l'est pas dit entre nous, mais on a eu peur.

A 14 heures à la télé, un philosophe a dit: «L'islam est compatible avec la République, le problème c'est pas l'islam, c'est les terroristes.» Et c'était inaudible, ça faisait mal aux oreilles. Comme si, en 1942, on avait dit: «Les Allemands sont des gens très bien, des gens formidables, qui adorent la grande musique, le problème c'est pas les Allemands, c'est les nazis.» C'était inaudible. Les identités n'existent pas. Arrêtons. On n'est rien. On n'est pas musulman, on n'est pas juif, on n'est pas catholique, on n'est pas blanc, on n'est pas homme, on n'est pas femme. On joue en équipe, et notre équipe, c'est l'équipe de France. ■

Dernier ouvrage paru:  
*Un amour impossible*  
Flammarion, 218 p., 18 €.

## Nous n'entendions pas les sirènes par Agnès Desarthe

Nous n'entendions pas les sirènes. La télévision diffusait du football. Un match amical France-Allemagne. Un symbole, un parmi d'autres. Dans les moments de tragédie, ils se manifestent à nous, hallucinations convaincantes. France-Allemagne. Amical. Une heure plus tard, plusieurs commentateurs s'accordaient à dire que nous étions en guerre.

Nous n'entendions pas les sirènes, ni celles de la police ni celles du SAMU ou des ambulances. Nous étions ensemble et, rétrospectivement, telle une poule frappée de démence, je ne cesse, au lendemain du massacre, de compter mes petits. Les miens, ceux des amis, les amis d'amis. Le cercle s'élargit. On se rassure. C'est un réflexe contre l'effroi.

Vers 22 heures, les téléphones se mettent à sonner; cette sirène intime, on l'entend toujours. Les gens s'inquiètent, pour nous, parce que nous habitons près de la République, parce que nos enfants fréquentent les lieux dont nous voyons à présent les images en boucle: vitres brisées, taches de sang, corps à demi dénudés, cuisses, épaules d'inconnus. Je masque mes yeux, comme si je ne l'avais pas perdue des années plus tôt, cette virginité du regard. Nous avons déjà vu des corps décharnés, décapités, démembrés, des silhouettes qui tombent par les fenêtres, des soldats piétinés, violés, des cadavres, des cadavres, des cadavres. Nous avons tout déjà vu et je me masque les yeux.



L'écrivaine Agnès Desarthe.  
BRUNO LÉVY POUR «LE MONDE»

Est-ce par respect pour l'intimité dévoilée de ceux qui, un très bref instant, apparaissent à l'écran? Est-ce pour ne pas y croire, façon autruche? Est-ce pour continuer d'y croire? Croire à quoi? A l'humanité, au bonheur, à la droiture, à l'honnêteté, à la pensée.

Les téléphones sonnent, tous en même temps. On se rassure les uns les autres. Certains appels arrivent de l'étranger. Des gens nous parlent et, dans leur voix, dans leur inquiétude, on se rend compte que c'est à nous que ça arrive. A nous. Mais qui sommes-nous? Nous, les habitants du 10<sup>e</sup>. Nous, les Parisiens. Nous, la France, un pays où, je l'ai appris récemment, soixante-quinze langues, autres que le français, sont parlées chaque jour. Un pays de fleuves et de forêts. Un pays où l'on peut se faire soigner gratuite-

ment. Où la plupart des gens font la gueule. Où l'on n'est pas très poli. Où l'école est obligatoire. Où l'on n'aime pas plus les étrangers qu'ailleurs. Un pays au climat tempéré, à la gastronomie surfaite selon certains. Un pays qui se regarde et ne se reconnaît pas. Malgré les modestes utopies réalisées, le progrès, la recherche, un confort relatif, le reflet dans le miroir hurle quelque chose, une parole inarticulée, incompréhensible. Qui sommes-nous? Nous, la démocratie. Nous, les laïques. Nous, les gens qui mangeons au restaurant. Nous les gens qui allons au concert. Nous les jeunes et les vieux. Nous tout le monde. N'importe quand, n'importe comment.

Hier, toute cette nuit, aujourd'hui et peut-être demain, nous avons été, sommes, serons des cibles. Ne pas se laisser réduire à ça, à ce double rôle que nous propose la terreur: spectateur ou cible. Tu regardes le feuilleton depuis ton canapé ou tu te déplaces dans la ville en essayant d'éviter les rafales de «kalach». Quand la mort devient un jeu, il est impératif de quitter l'arène. Quitter l'arène morbide, fanatique, simpliste, avilissante. Proposer d'autres règles, d'autres jeux. Sortir de la dualité du comme et du pas comme, ne pas se laisser se fasciner par les miroirs. Etre soi. Aimer vivre. Etre humain. ■

Dernier ouvrage paru:  
*Ce cœur changeant*  
L'Olivier, 336 p., 19,50 €.

les Hauts-de-Seine  
la vallée de la culture

SAISON 2015-2016

# Prix Chateaubriand 2015

Edmond Dziembowski  
LA GUERRE DE SEPT ANS  
1756-1763  
aux éditions Perrin

La guerre de Sept Ans  
1756-1763

Un prix littéraire et historique créé et doté par le Conseil départemental des Hauts-de-Seine

maison-de-chateaubriand.hauts-de-seine.fr

INSTITUT DE FRANCE

## Vérité, liberté, fraternité par Daniel Rondeau

Personne n'aurait imaginé que le monde entier allait se mettre à chanter *La Marseillaise*, comme l'a fait Plácido Domingo, à New York. Il a suffi que Paris soit meurtri dans sa chair. Ces *Marseillaise* reprises en chœur dans le monde entier ne sont pas seulement une consolation pour notre douleur, mais une injonction à ne pas oublier qui nous sommes. Des gens nous trouvent dignes d'être aimés et nous le disent. C'est leur réponse au massacre de masse commis à Paris ce vendredi 13 novembre 2015.

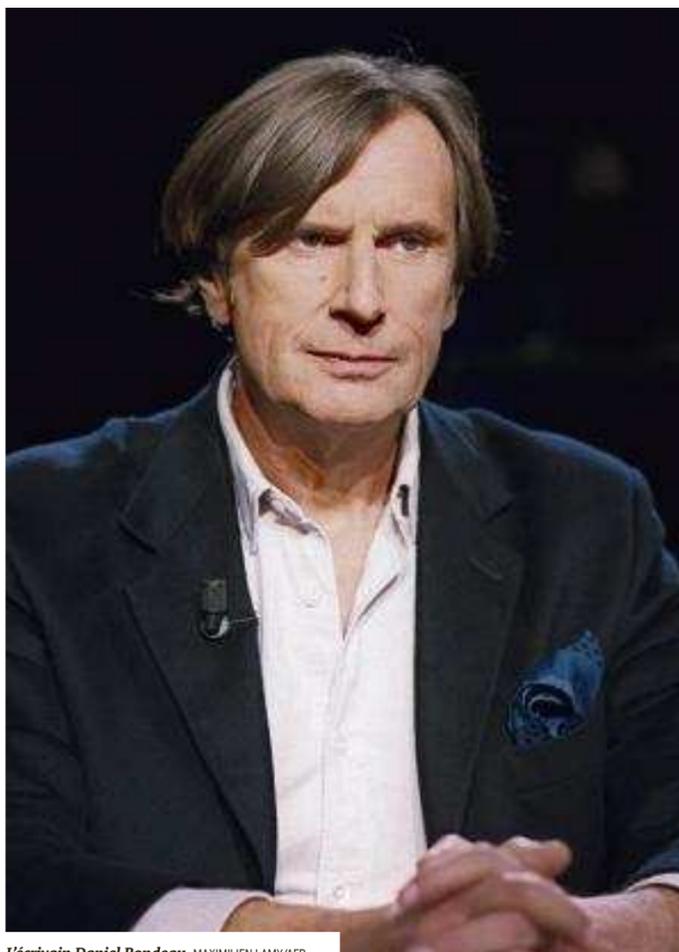
Nous avons été révoltés par ces crimes, mais pas surpris. Il faut dire que nous commençons à prendre l'habitude de côtoyer l'horreur. Des militaires, des enfants juifs (Toulouse), des voyageurs (le Thalys), des journalistes et des dessinateurs (*Charlie Hebdo*) ont déjà été victimes des islamistes sur notre sol. Quand on les interrogeait sur d'éventuelles menaces, nos dirigeants faisaient tous la même réponse : « *La question n'est pas de savoir s'il y aura des attentats, mais seulement de savoir quand !* » Chacun savait que le crime reviendrait rôder un soir où on ne l'attendrait pas.

Nous savions que, parmi les centaines de Français partis faire le djihad, certains allaient mettre à profit leur technique du crime. Nous savions qu'il y avait sur notre territoire des zones qui échappaient à la France, à sa générosité et à sa maternelle sévérité. Nous savions tous que, pour préserver la « paix » dans un certain nombre de cités, les représentants de l'Etat, ou parfois les élus, fermaient les yeux sur des dérives qui créaient à l'inté-

rieur même de notre territoire des zones de non-droit devenues autant de matrices du malheur français contemporain, et dont furent victimes à parts égales tous ceux qui y vivaient, sans distinction d'origines ou de religions. Nous savions aussi que nos services de police ou de justice perdaient parfois de vue ceux qu'ils avaient pourchassés.

Pourtant, le problème qui nous touche n'est pas un problème de police. Depuis longtemps, les Français ne s'aiment plus et doutent d'eux-mêmes, de notre langue-patrie, de nos saints et de nos héros, de notre culture. Ce comportement dépressif nous rend faibles, et notre plus grande faiblesse a sans doute été de ne plus savoir regarder la vérité et de ne pas vouloir nommer nos ennemis. Ne pas voir le délitement de certains cités, ne pas comprendre que certains individus nous haïssent au point de vouloir nous tuer, refuser l'évidence d'une crise identitaire, ne pas nommer l'islamisme, ne pas mesurer l'ampleur de l'antisémitisme, refuser d'admettre que *Mein Kampf* et *Les Protocoles des Sages de Sion* sont des best-sellers dans certains quartiers, c'était nier la réalité.

Nous sommes depuis longtemps prisonniers de ces fables. Tout le monde s'est inventé de bonnes raisons pour se mettre la tête dans le sable : ne pas envenimer les tensions ethniques, ne pas nous fâcher avec l'islam, ne pas faire monter le FN, etc. Toutes ces « délicatesses » (formes inconscientes de collaboration) nous ont fait habiter un mensonge et nous ont privés de notre liberté et de notre intelligence. On ne peut rien fonder sur un mensonge. Et



L'écrivain Daniel Rondeau. MAXIMILIEN LAMY/AFP

tout ce que prétendaient éviter ceux qui nous mentaient est arrivé : les tensions sont plus vives que jamais, le FN est en position dominante, et les tueurs sont entrés dans Paris. La réalité nous re-

vient tragiquement à la figure. Il a suffi de deux heures, un soir de novembre.

Nous voici face à un énorme défi, sans doute le plus grave depuis la guerre d'Algérie. Les islamistes veulent nous entraî-

ner vers la guerre civile. Si nous voulons éviter d'avoir à mener un jour avec des chars cette guerre dont ils rêvent, il faut nous organiser, sans haine, mais avec lucidité. Les premières réactions expriment une fraternité française. Maintenant, nous avons tous besoin d'un peu de courage au long cours pour éviter le pire et refonder notre unité autour de notre identité.

L'intervention en Irak de nos amis américains (j'emploie le mot « ami » sans sourire) a installé en 2003 le chaos au Moyen-Orient et dans le monde entier. Pris dans les remous de cette intervention, nous nous sommes engagés contre l'Etat islamique, mais notre politique extérieure est restée entravée par deux obsessions, qui nous tiennent lieu de vision. Le Quai d'Orsay s'est focalisé sur Poutine et sur le départ de Bachar Al-Assad. Notre diplomatie s'en trouve paralysée, et notre pays isolé.

Là aussi, c'est un déni de réalité. Peut-on imaginer l'avenir de l'Europe dans vingt ou trente ans sans la Russie ? En ce qui concerne Bachar Al-Assad, il est clair que ce n'est pas lui qui exterme les chrétiens d'Orient et que ce n'est pas lui non plus qui envoie des terroristes dans les rues de Paris. Bachar Al-Assad n'est pas le problème pour nous. Ce sera, une fois la paix mise en œuvre, le problème des Syriens. L'urgence est de ramener la paix en Syrie (4 millions de réfugiés syriens rentreront chez eux aussitôt) et de tout faire pour combattre l'Etat islamique. C'est le pari qu'il faut tenir, ensemble, si nous voulons que le monde, et pas seulement la France, vive en paix et dans la liberté, cette liberté chérie chantée par Plácido Domingo au Metropolitan Opera et qui fait écho à celle que chantaient les résistants français dans la solitude de leur prison quand se rapprochait le pas du bourreau. ■

Dernier ouvrage paru : *Vingt ans et plus*, Flammarion, 2014.

## Tais-toi, ma peur par Alice Zeniter

Je n'étais pas à Paris dans la nuit du 13 au 14 novembre 2015, j'étais chez mes parents, dans ma chambre d'enfant. Je n'ai entendu ni cris ni coups de feu. Je n'ai pas vu de sang, je n'ai pas vu de gyrophares.

Je n'ai vécu de cette nuit que la chaîne des SMS, des mails et des appels. L'inquiétude, sans cesse renouvelée, à chaque grelot du téléphone. Le plus souvent, ce n'était qu'une question. *Ça va ?*

La nuit, à la fois courte et lente, ponctuée de « *ça va ?* ». Et pour chaque ami qui me rassure, les noms, les visages de deux ou trois autres surgissent, dans cette chambre anormalement calme, alors de nouveau, j'écris des « *ça va ?* » dans le noir et j'attends.

Vers 5 heures et demie, ce n'est plus possible de dormir, même par bribes. A l'urgence du « *ça va ?* » se substitue, au fil des heures, le « *tout le monde autour de toi va bien ?* ». Et chaque fois, la surprise heureuse, presque douloureuse, de lire ou d'entendre « *oui* ». Je n'ai jamais autant dit « *je t'aime* ». Et je ne crois pas, avant cette nuit-là, avoir utilisé des termes comme « *les tiens* », « *tes proches* », ou « *ceux qui te sont chers* ». Mais nous sommes devenus des poules comptant nerveusement nos poussins.

J'attends encore un peu que la lumière du jour apparaisse, au loin, sur les champs, avant de faire le bilan de la nuit. Un ami blessé, dont la vie n'est pas en jeu. Un camarade de lycée qui manque à l'appel. Nous apprendrons deux jours plus tard qu'il n'a pas survécu à ses blessures. Souvenir de son visage, à 17 ans, dans la lumière des projecteurs de théâtre.

Quand je pense au nombre de vies humaines que nous croisons, auxquelles nous nous mêlons, j'échoue à imaginer à combien de poules les cent vingt-neuf poussins tombés pendant la nuit



La romancière Alice Zeniter. ÉDOUARD CAUPEL/PASCO POUR « LE MONDE »

ont manqué, au moment du décompte. Et combien de « *ça va ?* » sont encore sans réponse. Téléphones perdus, piétinés, échoués dans les mains d'inconnus.

Dans les heures qui suivent, j'accepte pêle-mêle le choc, le soulagement, la colère, la tristesse, la joie au son des voix aimées. J'étreins à tour de bras, dans une panique heureuse. Je pleure sans raison et sans cesse.

En revanche, je me bats contre mon propre ventre (noué), mon propre cœur (emballé) pour refuser la peur. Je ne veux pas avoir peur. Je décline l'offre de mes parents de m'héberger quelques jours de plus et je rentre à Paris. Samedi soir et dimanche, s'assoient aux terrasses des cafés, y fumer des cigarettes, boire du vin, embrasser à pleine bouche l'homme que j'aime, marcher dans les rues – si vides – serrer dans mes bras les potes qui me

rejoignent, oser plaisanter, rire. Et contraindre la peur à se taire. Combat permanent. Devant les voitures noires qui ralentissent. Au son des pétards ou d'un simple verre qui se brise. Quand retentissent les sirènes et que les visages de tous se décomposent ou se durcissent.

Tais-toi, ma peur, tais-toi.

Je ne laisserai pas aux tueurs de vendredi le droit de me terroriser jusqu'à me priver de ce qui fait le sens et le sel de ma vie. Et je refuse aussi à ceux qui nous gouvernent ou à mes voisins paniqués le droit de me sécuriser pour le même résultat.

Je ne veux pas de la vie effrayée et étique que nous laisserait la poursuite du risque zéro. Je ne veux pas vivre terrée chez moi, fouillée dans chaque lieu public, fichée, badgée, terrorisée par les autres. Je ne veux pas d'une existence qui se fasse sans liberté, sans joie ni empathie.

Si l'on peut, demain, être fauché au hasard par une bande de conards lourdement armés (je ne veux pas les appeler « fanatiques », ni même « terroristes », je ne leur octroierai aucun de ces noms qui peuvent m'impressionner), alors que la vie dont on nous prive soit celle que nous voulions mener. Et si cela m'arrive, j'aimerais assez, pour ma part, que ce soit alors que je danse nue sur les tables des terrasses italo-cambodgiennes de Paris, en écoutant Eagles of Death Metal.

Depuis samedi matin, je cherche en moi le courage nécessaire pour que la vie, pour que ma ville continue à être une fête. Et comme c'est plus facile à dire qu'à faire, je l'écris ici – en pensant que peut-être cela deviendra une sorte d'engagement solennel qui m'aidera à tenir. ■

Dernier ouvrage paru : *Juste avant l'oubli*, Flammarion, 288 p., 19 €.

## Tous parisiens par Ian McEwan

Les adeptes du culte de la mort ont bien choisi leur ville : Paris, capitale mondiale de la laïcité, métropole la plus hospitalière, la plus diverse et pleine de charme qui soit. Et ils ont choisi leurs cibles dans cette ville avec une précision macabre qui les damne pour l'éternité ; tout ce qu'ils abhorraient s'offrait à eux en ce vendredi soir insouciant : hommes et femmes heureux d'être ensemble, vin, liberté de penser, rires, tolérance, musique – du rock débridé et satirique, et du blues. Ils sont venus armés d'un nihilisme barbare et d'une haine défiant l'entendement. Ils avaient pour armure leur ceinture d'explosifs, pour ultime cache l'au-delà et ses vertus, où la police ne peut pas les poursuivre (le paradis djihadiste se révèle être l'une des pires idées dont l'humani-

té ait accouché : extermination par le fer et par le feu dans ce monde, repos éternel au royaume du kitsch dans le suivant).

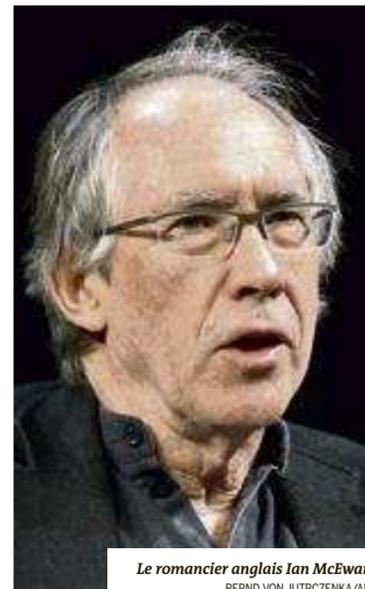
Paris, sidérée et silencieuse, s'est réveillée samedi matin pour réfléchir à cette nouvelle donne. Ceux d'entre nous qui dinaient dehors ce vendredi soir ne peuvent que s'interroger sur les caprices du sort, qui laissent la vie sauve à certains et pas à d'autres.

A l'heure où commençait le carnage, mon épouse et moi nous trouvions dans un vénérable établissement parisien du 6<sup>e</sup>, emblème discret du bien-vivre depuis 1845. Dans ce restaurant accueillant, on se serre autour des tables avec des inconnus bienveillants, visiteurs et gens du cru unis par la même bonne humeur. Avec notre pouilly-fumé et nos filets de hareng, nous étions une cible possible. A un kilomètre et demi de là, les adeptes du culte de la mort avaient choisi le 11<sup>e</sup>, le 10<sup>e</sup>, et nous n'en savions rien.

Désormais nous savons. Quelle est la nouvelle donne ? Les mesures de sécurité seront renforcées et Paris perdra un peu de son charme. Les inévitables tensions entre sécurité et liberté resteront un défi. Les balles et les bombes des adorateurs de la mort frapperont à nouveau, ici ou ailleurs, on peut en être sûr. Les habitants de Londres, de New York, de Berlin sont sur leurs gardes. En janvier, nous étions tous Charlie. Maintenant nous sommes tous parisiens, et voilà au moins, en ces heures sombres, un motif de fierté. ■

(Traduit de l'anglais par France Camus-Pichon)

Dernier ouvrage paru : *L'Intérêt de l'enfant* (*The Children Act*), traduit de l'anglais par France Camus-Pichon Gallimard, « Du monde entier », 240 p., 18 €.



Le romancier anglais Ian McEwan. BERND VON JUTRCZENKA/AFP

## Déplorer, maudire, ne pas comprendre par Jérôme Ferrari

Peut-être sommes-nous entrés en guerre, peut-être sommes-nous entrés en résistance, je ne sais pas. Il y a sans doute bien des manières d'être en guerre et de résister. Les querelles sémantiques paraissent bien vaines. Mais je sais que Paris n'est pas Homs, et je crains fort que persister à boire un apéritif en terrasse ne transforme aucun de nous en Jean Moulin. Finalement, ce serait bien qu'on commence par se mettre d'accord sur le sens des mots. Avant d'entendre à la radio une ministre que je me refuse à accabler, j'ignorais, par exemple, que les stades de foot étaient des temples de la «fraternité», sur lesquels déferlent régulièrement, comme chacun sait, des tsunamis d'amour. De même, je ne suis pas très sûr de bien comprendre ce qu'une autre ministre, qu'il est également superflu de nommer, appelle «lieux de culture». L'émotion est immense, elle est légitime, et elle explique évidemment que règne une certaine confusion dans le choix du vocabulaire.

Cette émotion, je n'ai aucune difficulté à la comprendre, elle est aussi la mienne, même si je demande que l'on me permette de n'en rien dire ici. J'en ai mesuré l'ampleur au cours d'un week-end sidérant passé sur Facebook. Elle est indéniablement sincère quoiqu'elle m'ait parfois semblé quelque peu ostentatoire et, pour tout dire, indécente, d'une indécence irré-



L'écrivain Jérôme Ferrari.  
ARNO BURGI/AFP

prochable ne provoquant qu'une nausée vague mais persistante, une gêne comparable à celle qu'on ressent lorsque, au cours d'un enterrement, des inconnus pleurent plus fort que la famille du défunt. Il me semble que respecter le deuil de ceux qui ont perdu des proches, c'est comprendre que notre peine et notre empathie, si sincères fussent-elles, ne peu-

vent se comparer à l'infini chagrin qui est, hélas, le leur et n'appartient qu'à eux. Mais l'horreur des attentats et la nature même des réseaux sociaux n'invitent évidemment pas à la retenue.

Il est donc nécessaire que l'émotion s'exprime, même maladroitement, mais on ne peut admettre qu'elle le fasse sous la forme coercitive d'une injonction. Car

une telle injonction revient à condamner d'avance comme complice ou criminel tout effort d'exercice du jugement. On assiste, comme c'était déjà le cas en janvier, à un renversement aberrant de la maxime spinoziste : il nous serait permis de rire, déplorer et maudire mais en aucun cas de comprendre. Car «comprendre», bien sûr, c'est «excuser» – et on a honte, dans un pays qui a une si haute opinion de sa stature intellectuelle, de devoir écrire que cette équivalence est d'une insondable stupidité. Mais notre amour de la dichotomie est immodéré. On en restera donc à la dénonciation unanime de la «barbarie». C'est effectivement très simple, et c'est plus confortable.

Cela nous évitera de nous interroger sur une société qui veut se reconnaître dans un texte, prétendument publié dans le *New York Times* [en réalité, un commentaire posté sous un article par un internaute], compilant les clichés les plus grotesques sur la France – et l'on voit que l'émotion n'interdit pas qu'on tire d'une tragédie un bénéfice narcissique. Qui oserait critiquer cette société si festive, si subtilement transgressive, qu'elle suscite, en raison de sa perfection même, la colère des méchants ?

Cela nous évitera de constater que les dits méchants en sont très majoritairement des produits, et il nous sera épargné

de poser cette question terrible : que se passe-t-il, en France, pour qu'une idéologie aussi répugnante que le salafisme devienne un objet de désir ? – et chercher à comprendre cela, j'ai encore honte d'avoir à l'écrire, ce n'est excuser aucun criminel, cela n'empêche même pas qu'on fasse tout pour les punir.

Cela nous évitera de nous demander si la stigmatisation aveugle et collective d'une partie de nos concitoyens n'est pas le moyen le plus sûr d'encourager la radicalisation – ce que savent bien les «barbares» qui ne font pas l'erreur, eux, de ne pas chercher à comprendre leur ennemi.

Cela nous évitera de nous horrifier en entendant une journaliste de France Inter demander en toute déconcentration à un parlementaire si la proposition ignoble de Wauquiez d'ouvrir un Guantanamo à la française n'est pas, après tout, une si mauvaise idée que ça.

Cela nous évitera enfin de nous demander si ce que nous risquons de perdre maintenant, à la vitesse inouïe qui est toujours celle des catastrophes – ce que nous avons, je le crains déjà, commencé à perdre – n'est pas plus fondamental que le champagne, l'odeur du pain chaud et les cinq à sept dans un hôtel parisien. ■

Dernier ouvrage paru : *A fendre le cœur le plus dur* (avec Oliver Rohe), Inculte-Dernière marge, 92 p., 13, 90 €. ■

## Pris à revers par Jabbour Douaihy

Nous qui, vers la fin des années 1970, nous sommes repliés sur Paris, lorsqu'une première guerre, civile entre autres, a ravagé Beyrouth et tout le Liban, avec son lot de violences transformant les hommes en cibles à cause de leur seule appartenance communautaire.

Nous qui fixons aujourd'hui avec effroi les visages éplorés, mais si tristement familiers pour nous, des parents de victimes tombées parce qu'elles étaient là, mère ou ami qui cherchent à comprendre, qui ne peuvent pas admettre, puis qui, devant l'impuissance de l'autorité publique, plient leur tristesse sur leur cœur.

Nous qui, sur le coup, en réponse à l'insoutenable massacre des innocents, penchons pour la manière forte, nous surprenons à vouloir la guerre totale, à nous laisser entraîner au fond du gouffre de la riposte aveugle, dans cet équilibre de la terreur où nous attirent les barbares du siècle, mais qui, une fois un peu revenus de la panique et de l'enfer, prions pour que la France, dans cette guerre, ne cède pas à la haine, ne perde pas ce que nous avons toujours cherché en elle, ne rétrécisse pas ce périmètre de valeurs que nous nous proposons à nous-même comme refuge, parfois même géographique, quand l'exclusion a le vent en poupe dans nos régions et

qu'elle menace la diversité, les minorités, la liberté, toute relative qu'elle soit, quand nous-même chavirons vers le refus et l'intolérance.

Nous qui affrontons le paysage humain de nos villes oscillant entre misère et djihadisme islamiste de malheur, et recevons au quotidien les secousses sanglantes provenant de cet immense champ de ruine et de mort, ce vivier de terroristes qu'est devenue la Syrie voisine.

Nous qui, avec un traitement médiatique bien plus sommaire des attentats-suicides, regardons sur les écrans de nos multiples chaînes de télévision défiler les images des corps déchiquetés des victimes et le balbutiement hébété de ceux qui ne savent pas pourquoi ils sont restés en vie.

Nous qui avons suivi, abattus, en direct, qui avons vu et revu tant de fois les images et les films des attentats du vendredi 13 novembre, nous avons bel et bien senti que les attaques de Paris ont été pour nous une prise à revers, un profond coup de poignard dans le dos, militaire et moral. ■

Dernier ouvrage paru : *Le Quartier américain* (Hayy Al Amerkan), traduit de l'arabe (Liban) par Stéphanie Dujol, Actes Sud, «Mondes arabes», 192 p., 19,80 €.



L'écrivain libanais Jabbour Douaihy.  
ANTOINETTE DOYEN/OPALE/LEEMAGE

## Désespoir et fureur par Joyce Carol Oates

Nous étions à une soirée donnée à l'occasion du 50<sup>e</sup> anniversaire de l'excellente revue littéraire *Salmaquandi* quand les premiers coups de téléphone nous ont appris l'effroyable nouvelle. Très vite, nous avons tous été emportés dans l'horrible drame qui se déroulait à Paris, ces attaques terroristes visiblement calculées, comme celles de septembre 2001, pour détruire la civilisation elle-même. Pour beaucoup d'entre nous, Américains, Paris est la ville idéale, la plus belle ville du monde, et la voir frappée en plein cœur nous bouleverse tout particulièrement. Cette nuit-là, tandis que les informations tombaient, désespoir et fureur ne cessaient de croître en nous. Les Parisiens ont cependant fait montre d'une solidarité et d'un courage stupéfiants, et leur refus de se laisser intimider est un modèle pour toutes les nations. Partout ici, aux Etats-Unis, les couleurs de la France ont surgi en manière de soutien et de célébration – à New York, notamment, où l'arche de Washington



L'écrivaine américaine Joyce Carol Oates.  
BASSO CANNARSA/OPALE/LEEMAGE

Square Park a été magnifiquement illuminée en bleu, blanc, rouge. Un des multiples hommages rendus par l'Amérique à la détermination des Français en ces temps ravageurs. Nous pensons à vous... vivement, intensément, en sympathie et avec espoir. ■

(Traduit de l'anglais par Claude Seban et Christiane Besse)

Dernier ouvrage paru : *Carthage* traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Claude Seban, Philippe Rey, 608 p., 24,50 €.

## Notre soutien à la France par Alaa El Aswany

PROPOS RECUEILLIS PAR  
EGLAL ERRERA

Ces attentats symbolisent le combat entre la civilisation et la barbarie, entre la culture et le fanatisme, entre la tolérance et le terrorisme. Il oppose deux visions du monde très différentes. C'est pour cela qu'ils ont choisi la France ; pour casser le modèle de vie français, incarnation d'une civilisation séculaire. Ce n'est pas un hasard s'ils ont tué des gens venus écouter un concert ou qui buvaient de l'alcool à la terrasse d'un café.

Ce combat n'est pas seulement celui des Français, il est celui de



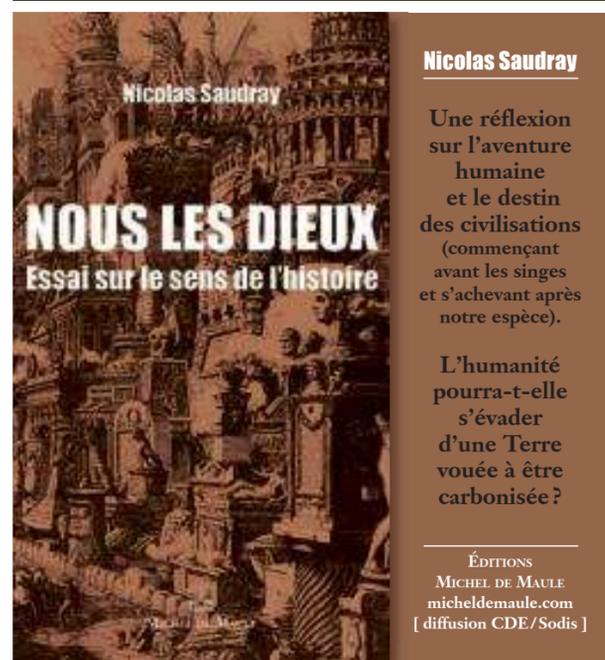
L'écrivain égyptien Alaa El Aswany.  
JOEL SAGET/AFP

tous les êtres humains. Ils tentent de détruire une civilisation qui représente une autre conscience que la conscience fanatique, une

autre possibilité pour la vie humaine, une vraie tolérance – malgré les tensions dans les banlieues. Ils veulent pousser la France dans le piège de la haine. Ils ne peuvent exister sans produire de la haine entre Français, et entre les Français et les autres. La réponse de la France doit être de continuer à défendre ses principes. Chacun doit être jugé selon sa responsabilité individuelle et non selon son appartenance religieuse ou ethnique. Nous sommes des millions à devoir beaucoup à la France – l'accès à l'art, à la grande culture, les principes de la Révolution... Depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, la plupart des penseurs et des écrivains égyptiens sont franco-

phones. Méhémet-Ali [1769-1849], le fondateur de l'Egypte moderne, envoyait des boursiers en France qui, à leur retour, devenaient les artisans de l'établissement du nouvel Etat égyptien. Nous devons rendre à la France ce qu'elle nous a donné, par notre solidarité, en disant notre soutien. Au moment même des attentats, j'ai écrit en français sur Twitter : « Je soutiens la France contre la barbarie. » S'ils réussissent, nous sommes tous perdus. ■

Dernier ouvrage paru : *Extrémisme religieux et dictature. Les deux faces d'un malheur historique*, Actes Sud, 2014.



Nicolas Soudray

Une réflexion sur l'aventure humaine et le destin des civilisations (commençant avant les singes et s'achevant après notre espèce).

L'humanité pourra-t-elle s'évader d'une Terre vouée à être carbonisée ?

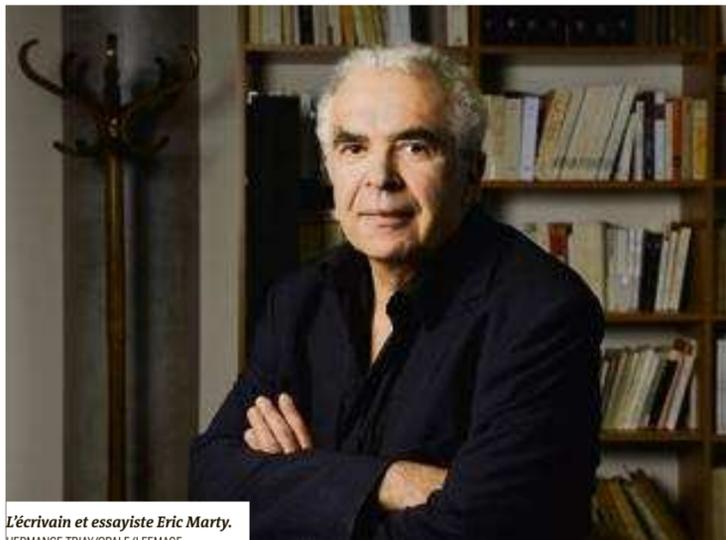
ÉDITIONS MICHEL DE MAULE micheldemaule.com [diffusion CDE/Sodis]

## L'entrée en guerre par Eric Marty

Selon l'un des grands mythes rationalistes de la modernité occidentale, la guerre, c'est la politique continuée par d'autres moyens. Ce mythe a été précédé par d'autres, où la guerre naissait de la rivalité des empires, des rois, des races, des volontés de puissance, des orgueils, des dieux... Il est probable que la séquence historique ouverte par le XXI<sup>e</sup> siècle nous conduise à un dispositif différent, car ce n'est pas faute de politique que Daech nous fait la guerre : Daech est tout entier la guerre, et rien, aucune médiation, ne pourrait empêcher que l'Etat islamique ne fasse et ne soit simultanément la guerre.

Le matérialisme structural de Louis Althusser nous a heureusement débarrassés, face à l'histoire, de tout causalisme naïf : croire que Daech tient son sens de la déficience de la politique occidentale au Moyen-Orient est aussi dérisoire, et sans doute aussi intéressé, que de penser que le sens d'Auschwitz loge dans le traité de Versailles. Ce type de déterminisme positiviste n'est que le meilleur moyen de manquer l'événement dans sa disproportion singulière. Avec l'Etat islamique, la guerre n'est plus autre chose qu'elle-même, sans plus aucune dialectique qui nous permettrait d'en être les sujets souverains.

Nous devons nous passer de cette identité de la guerre et de la politique, et supposer au contraire que, s'il y a entrée en guerre, c'est parce que nous sommes face à un événement sans concession ni médiation, auquel la politique n'a pas accès. Daech est cet événement. Il sera sans doute très difficile pour certains de l'admettre, au moins pour tous ceux pour qui l'histoire et politique sont strictement

L'écrivain et essayiste Eric Marty.  
HERMANCE TRIAY/OPALE/LEEMAGE

synonymes. Si nous y parvenons, la politique nous apparaîtra alors peut-être comme un langage impuissant à faire signifier le monde sans laisser à nu d'immenses pans de la réalité historique.

Nous comprendrons à nouveau que l'histoire produit des « différends », selon le beau mot de Jean-François Lyotard, qui ne sont pas susceptibles d'être énoncés par la syntaxe, le lexique, les enchaînements du langage commun, bouleversant toutes nos habitudes spéculatives, brisant le lien si évident pour nous entre le réel et le rationnel. La guerre qui vient sera peut-être alors ce qui instaura le « neutre » comme la norme momentanée de l'histoire – le neutre, c'est-à-dire l'impassibilité monstrueuse de l'événement, indifférent par rapport à ses agents, à l'individuel, au particulier, au pourquoi et au comment, pur déroulement impersonnel à l'égard

duquel toute concession n'aura pour effet que d'en renforcer la violence, l'intensité, la puissance destructrice.

Un événement par rapport auquel il n'y aura pas d'autres réponses que des réponses prescrites par l'événement lui-même, des réponses guerrières, qui exigera de nous de nous claquer pour un temps dans la violence pure, susceptible d'être à la mesure de celle qui menace, ne laissant plus un pouce d'espace à la délibération.

Je ne connais qu'un écrivain qui ait su pressentir ce neutre impersonnel et qui ait su le combattre et y résister : c'est René Char, dont les *Feuillets d'Hypnos*, écrits pendant la seconde guerre mondiale, sont le témoignage capital et que je ne peux relire aujourd'hui sans penser au présent qui vient. ■

Dernier ouvrage paru : *La Fille*, Seuil, 304 p., 19 €.

## Faire barrage aux barbaries par Charif Majdalani

La première réaction que l'on a depuis Beyrouth après les attentats de Paris, c'est un sentiment de terrible étrangeté : la veille, nos amis français, inquiets, prenaient de nos nouvelles après le carnage de la banlieue sud [un double attentat-suicide a causé la mort de 43 personnes, le 12 novembre], et, le lendemain, c'était à nous de faire de même en prenant des nouvelles de nos amis français après le carnage de Paris. Comme disait l'un de ces derniers, la carte de l'horreur s'étend. On s'aperçoit à ce propos que, si les trois cibles touchées récemment sont les Russes, puis les chiites libanais puis la France, c'est que l'Etat islamique (EI) frappe méthodiquement chacun de ses adversaires. Mais il les frappe hors du champ de bataille, ce qui est, à mon avis, la preuve de son affaiblissement. Ce genre d'action n'est que l'expression d'une rage et d'un désir de vengeance aveugle à la suite de revers militaires.

Reste qu'il n'aurait jamais fallu en arriver à devoir se battre contre l'EI. Il aurait fallu l'empêcher de naître, tout simplement. Mais ce n'est pas le lieu ici, ni le moment, de revenir sur les décennies de politiques occidentales consistant à favoriser, par aveuglement ou incompétence, la croissance de telles hydres par le soutien à des dictatures et des régimes autocratiques empêchant des sociétés entières de se développer normalement. L'essentiel aujourd'hui est de réagir en écrasant l'EI. Mais ce ne serait pas rendre justice aux victimes d'hier que de le faire en soutenant un régime dont tous les calculs ont consisté à laisser se développer les mouvements salafistes violents – les observateurs n'ont cessé de le répéter depuis quatre ou cinq ans –, afin que l'Occident un jour soit forcé de choisir entre eux et lui.

Rendre justice aux victimes consiste à faire barrage à toutes les barbaries. Et il ne faudra pas oublier que la barbarie peut aussi jaillir de l'intérieur. Il y a fort à parier que, dans les calculs des assassins d'hier, il

L'écrivain libanais Charif Majdalani.  
VINCENT MULLER/OPALE/LEEMAGE

y a celui de voir se radicaliser les sociétés occidentales, de les voir sortir d'elles-mêmes et de leurs valeurs démocratiques pour se replier sur des identités rétrogrades et sur des nationalismes dont on sait combien ils peuvent devenir belliqueux. Rien ne plaît davantage aux extrémismes que d'autres extrémismes en face avec qui en découdre. Cette spirale entraînerait le monde dans le chaos, et c'est bien ce dont rêvent ces criminels. C'est à ça surtout qu'il s'agit de prendre très sévèrement garde, en France d'abord, et aussi dans le reste de l'Occident, parce que nous vivons indubitablement une période particulièrement délicate où, à n'importe quel moment, à l'occasion de n'importe quelle maladresse ou de n'importe quel comportement démagogique, la barbarie pourrait triompher de la culture et de la civilisation. ■

Dernier ouvrage paru : *Villa des femmes*, Seuil, 288 p., 18 €.

## Vendredi 13 novembre 2015, mémorial par Frédéric Boyer

Je ne renoncerais pas à aimer ce que j'aime.

Je ne renoncerais pas à effacer mes haines.

Je ne renoncerais pas au plaisir de vivre les uns parmi les autres.

Je ne renoncerais pas à boire un verre en terrasse, à écouter de la musique en concert, à rire et à parler de tout avec tous.

Je ne renoncerais pas à essayer d'aimer mes ennemis. Coûte que coûte.

Je ne renoncerais pas à lire, à aller au théâtre, au cinéma, à danser.

Je ne renoncerais pas à la démocratie, à ses faiblesses, à ses emmerdements, à sa grandeur.

Je ne renoncerais pas à la raison.

Je ne renoncerais pas à la déraison.

Je ne renoncerais pas à défendre la fragilité où qu'elle soit.

Je ne renoncerais pas à boire de l'alcool.

Je ne renoncerais pas à la diversité des cultures.

Je ne renoncerais pas à dire que la pire idolâtrie est de justifier notre propre violence comme manifestation ou volonté divine.

Je ne renoncerais pas à l'entière liberté des artistes.

Je ne renoncerais pas à renoncer à la violence.

Je ne renoncerais pas à voyager partout dans le monde.

Je ne renoncerais pas à défendre tous les blasphémateurs.

Je ne renoncerais pas à l'amour physique.

Je ne renoncerais pas à dénoncer les crimes nombreux de ma civilisation.

Je ne renoncerais pas à aimer ce que je ne comprends pas.

Je ne renoncerais pas à lire le Coran.

L'écrivain Frédéric Boyer.  
WITI DE TERA/OPALE/LEEMAGE

Je ne renoncerais pas à la consolation.

Je ne renoncerais pas à la séduction.

Je ne renoncerais pas à l'Histoire.

Je ne renoncerais pas à la curiosité.

Je ne renoncerais pas à me baigner nu dans la mer.

Je ne renoncerais pas à aimer mes frères musulmans.

Je ne renoncerais pas à critiquer toute forme de fondamentalisme religieux.

Je ne renoncerais pas à mes émotions.

Je ne renoncerais pas à la fraternité.

Je ne renoncerais pas à une vérité relative.

Je ne renoncerais ni aux baisers ni aux caresses.

Je ne renoncerais pas au devoir d'accueillir chez nous les réfugiés, tous les réfugiés.

Je ne renoncerais pas à dire que si Dieu existe, il s'est fait chair pour être

toujours avec les victimes.

Je ne renoncerais pas à la nudité.

Je ne renoncerais pas aux fictions.

Je ne renoncerais pas à dire qu'il n'existe pas de langue sacrée.

Je ne renoncerais pas aux images.

Je ne renoncerais pas à l'Europe.

Je ne renoncerais pas à la transgression.

Je ne renoncerais pas à nos faiblesses coupables.

Je ne renoncerais pas à me demander comment nous en sommes arrivés là.

Je ne renoncerais pas à l'infini des possibilités ouvertes qui constituent l'effectivité de ce monde.

Je ne renoncerais pas à reconnaître m'être trompé souvent.

Je ne renoncerais pas à la tristesse.

Je ne renoncerais pas à la joie.

Je ne renoncerais pas à l'esprit critique.

Je ne renoncerais pas à ma passion du foot.

Je ne renoncerais pas à me dire chrétien.

Je ne renoncerais pas aux vanités.

Je ne renoncerais pas à philosopher.

Je ne renoncerais pas à dénoncer les inégalités monstrueuses de notre monde, l'extrême pauvreté, les injustices.

Je ne renoncerais pas aux explorateurs.

Je ne renoncerais pas à me prendre les pieds dans les tapis.

Je ne renoncerais pas à écrire.

Je ne renoncerais pas au peu que nous sommes.

Je ne renoncerais pas au langage.

Je ne renoncerais pas au doute.

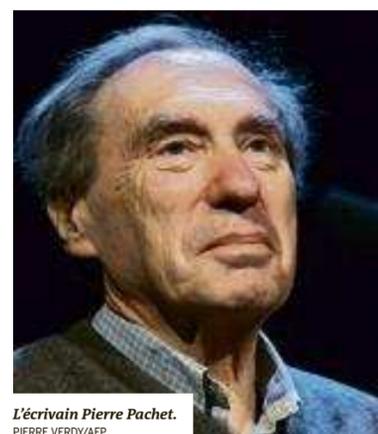
Je ne renoncerais pas au désespoir.

Je ne renoncerais pas à la sauvagerie

douleur d'être un homme. ■

Dernier ouvrage paru : *Quelle terreur en nous ne veut pas finir?*, POL, 112 p., 9 €.

## Le monde est fou par Pierre Pachet

L'écrivain Pierre Pachet.  
PIERRE VERDY/AFP

La guerre? C'est quoi une kalachnikov? Un kamikaze? », me demande ma petite-fille, 17 ans. Je reviens sur le sergent soviétique Kalachnikov, qui dès les années de guerre conçut cette arme automatique – « elle tire des balles à répétition » – fiable et peu coûteuse. Les kamikazes étaient des unités de l'aviation japonaise vouées à lancer leurs appareils chargés de bombes sur la flotte américaine, en 1944, sans espoir de survie du pilote. Puis le terme fut utilisé pour qui se lance dans une attaque en y sacrifiant sa vie. Ces deux innovations ingénieuses ouvraient le règne de l'objet portatif, de la puissance de l'individu insaisissable (me dis-je). Elle : « Mais la guerre que tu as connue, c'était autre chose? Avec des armées, des

canons? » « Bien sûr. » Ce que je retrouve pourtant, c'est la façon dont la vie intime est interrompue et menacée par une masse obscure, lointaine ou trop proche : pas les accidents, les maladies, le manque d'argent. La vie intime : le souci pour les siens, le désir de retrouver l'appartement à l'odeur familière, les objets que l'on chérit, les pensées partagées ou abritées en soi. Où sont-ils? Ne devaient-ils pas aller ensemble à un concert dans ce quartier? Et jadis : pourvu qu'ils aient choisi d'aller à l'abri, plutôt que de suivre le mouvement de foule qui conduisait vers un parc qui n'était pas un objectif militaire, et qui a été sévèrement bombardé. Les adultes se disputent. Leur monde est devenu fou. Eux qui doivent dire comment faire, et ils ne s'en privent pas, cachent peu leur incertitude. Leur devoir est de rassurer. Comme le chien de chasse de l'ambassadeur à Belgrade décrit par Malaparte dans *Kaputt*, que les bombardements aériens affolent, et que rassure un coup du fusil familial tiré dans le jardin. La guerre menée ailleurs avec de vraies armées, qui ne manquent pas d'agresser des civils au hasard, frappe ici dans la ville prospère, éclairée. Elle y déchire les âmes, qui doivent cependant se rassembler sur elles-mêmes pour poursuivre leur vie, sans trop se sentir coupables de la faire, garder le sens des proportions. ■

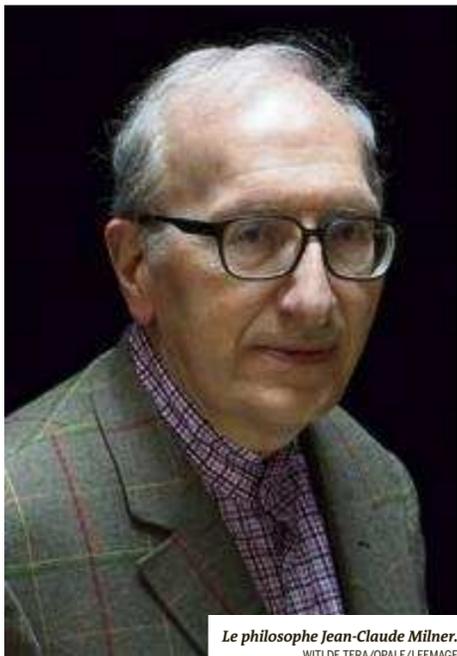
Dernier ouvrage paru : *Les Baromètres de l'âme. Naissance du journal intime*, Le Bruit du temps, 168 p., 8 €.

## Le Califat a des lettres par Jean-Claude Milner

Paris, capitale du siècle, Marx et Baudelaire y avaient cru. Loin du travail contraint, loin des contraintes de la règle, la foule parisienne leur semblait figurer, comme un reflet fugitif, le bonheur des peuples. Or, on avait cessé d'y croire. Trop de bonnes intentions avaient transformé la Ville Lumière en bourgade. Mais le califat a des lettres. Il a discerné qu'à Paris, une soirée ordinaire rendait, par la force du souvenir, témoignage des révolutions et des fêtes. Théâtres, terrasses, femmes sans voile, musique, jeux de ballon, tant qu'il existe des villes où cela va de soi, rien des conquêtes du Califat n'est définitivement acquis. New York était de ces lieux privilégiés ; New York a été frappée. Après plus d'une décennie, Paris, nom exalté par la culture, est frappée à son tour. Entre deux capitales de la modernité, deux capitales de l'antiquité païenne, Sumer et Palmyre.

Rétroactivement, le Califat s'est approprié le 11 septembre 2001, pour en faire l'instant zéro d'une série indéfinie. Il s'arroge la mission de mener des opérations de police morale et religieuse à l'échelle du monde. Le Califat a des lettres, mais il fait aussi de la politique, au présent. Mieux que personne, il a conscience que l'Europe, en accueillant un nombre croissant de musulmans, a d'ores et déjà fait émerger, s'ajoutant aux islams arabe, turc, iranien, un islam européen. Ce nouvel islam est un enjeu. Le Califat se fait fort de le confisquer, mais il sait que la partie n'est pas gagnée d'avance. Si d'aventure elle était perdue, l'islam européen, d'allié potentiel, deviendrait un rival.

Or une évidence s'impose à ceux qui savent voir : la capitale des musulmans d'Europe continentale, c'est Paris. Par le nombre d'abord, mais aussi par l'intelligence de certains choix ; plus perspicace que bien d'autres, le Califat a reconnu dans l'interdiction du port du voile une main tendue : qu'arriverait-il si elle était saisie ?



Le philosophe Jean-Claude Milner.  
WITI DE TERA/OPALE/LEEMAGE

Dans le refus des communautarismes, il a su reconnaître une occasion sans précédent offerte à l'égalité ; il craint que des musulmans n'en profitent. Par-dessus tout, il redoute le laïcisme spontané du passant ordinaire : qu'arriverait-il si les musulmans d'Europe se rendaient compte que l'indifférence en matière de religion leur est permise, comme à tout le monde ? De telles abominations et perversions ne se rencontrent nulle part aussi ouvertement qu'à Paris. Chaque coin de rue, chaque monument y incite.

Des troubles qui s'annoncent, qui a le plus à craindre ? Je ne crois pas que ce soient Paris, la France ou l'Europe ; ils courent le risque d'être blessés, mais ils ne sont pas en danger d'être anéantis. Ceux que le Califat veut conduire à la mort, ce sont ses propres su-

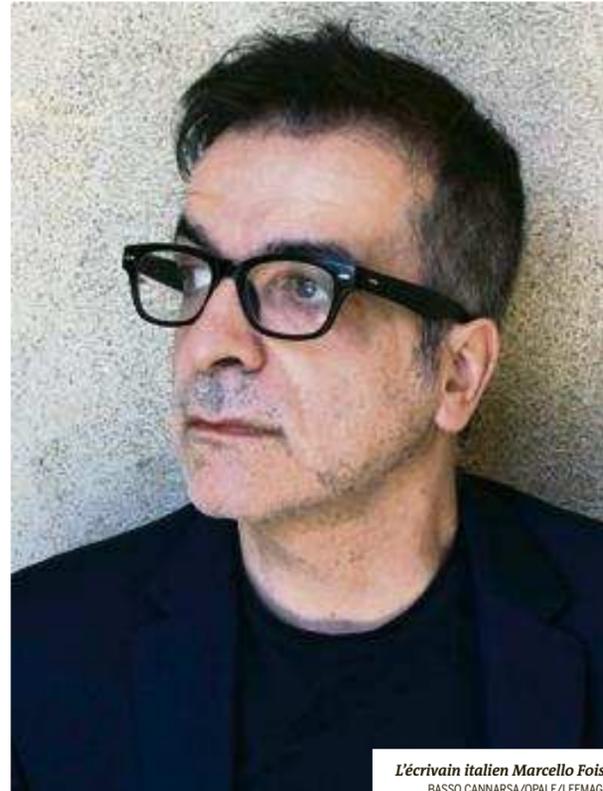
jets. Les attaques du 13 novembre ont tué indistinctement, sans que la moindre précaution soit prise pour épargner des musulmans. C'est qu'il fallait que des musulmans meurent. L'avertissement majeur leur était destiné.

Lors de la proclamation du Califat, le 29 juin 2014, un Etat est né ; il s'est attribué une extension universelle ; il s'est doté de trois lois fondamentales : 1. Tout musulman est, corps et âme, sujet du Califat. 2. Tout non-musulman est ennemi du Califat. 3. Tout être humain, musulman ou non, qui n'accepte pas les deux premières lois commet un crime, passible de mort. Or, les sujets européens du Califat vivent dans des sociétés où la charia n'a pas triomphé. Ils sont fragiles. Ils doivent être mis au pied du mur. Aux musulmans d'Europe, le Califat ne laisse que trois possibilités. Ou bien ils rejoignent le djihad, ou bien ils soutiennent le djihad sans le rejoindre et composent ce milieu où les djihadistes seront « comme des poissons dans l'eau », ou bien ils aident la police.

Intégration, chantent les belles âmes ; à quoi les commanditaires des attaques répondent : par nos meurtres, nous avons mis la police au centre du jeu. Désormais, les musulmans d'Europe doivent comprendre que l'intégration passe, pour chacun d'eux, par la dénonciation d'un proche. Ils doivent comprendre que, pour eux, l'intégration passe par la honte. A la mort du corps, doit répondre la mort de l'âme ; au suicide physique du djihadiste, doit répondre le suicide moral de l'antidjihadiste. L'expérience a montré que de tels choix sont presque impossibles. Bientôt, les sociétés européennes vivront des drames, mais les musulmans d'Europe seront plongés dans une tragédie. Le Califat a enclenché le mécanisme de leur destruction. ■

Dernier ouvrage paru : *La Puissance du détail. Phrases célèbres et fragments en philosophie*, Grasset, 2014.

## Donner un sens à l'abîme par Marcello Fois



L'écrivain italien Marcello Fois.  
BASSO CANNARSA/OPALE/LEEMAGE

Je suis parfois obligé de rapeler que, depuis toujours, le but d'être des personnes, et pas seulement des êtres vivants, consiste à donner un sens à l'abîme dont nous provenons. Les communautés ont appelé Histoire ce réservoir d'expériences à travers lesquelles l'homme a réussi à devenir un animal politique, et pas seulement un corps réactif, un organisme bestial.

Il m'arrive d'éprouver la frustration de me considérer comme pensant contre ceux qui ne pensent pas, de me sentir tolérant contre ceux qui ne tolèrent pas, de me sentir instruit de tout ce que ceux-là veulent ignorer. On comprend aujourd'hui combien coûte le maintien de notre propre sens, démocratique, du monde. Les faits horribles de Paris représentent une mise à l'épreuve de la puissance de celui-ci. Ce qui est mis en jeu ici, aujourd'hui, c'est la résistance de ce que nous avons défini, avec trop de superficialité, comme démocratie occidentale. Doit-on s'humilier au point de céder ? Ou doit-on répondre avec la fermeté de la culture ? Répond-on en ressemblant à l'ennemi ou réaffirme-t-on que rien, rien au monde, aussi horrible, aussi animal, aussi intolérant soit-il, ne peut nous faire abandonner l'idée que toute civilisation se développe dans l'expression de sa propre tolérance, de sa propre liberté ?

Je n'ai aucun doute là-dessus. C'est à partir de la France, de la grande France, que ces valeurs, de liberté, de tolérance, de fraternité, se sont diffusées dans le monde. Ce qui explique pourquoi l'attention de ceux qui veulent imposer un modèle antilibéral, intolérant, égoïste, s'est concentrée sur ce

grand pays. Il serait trop facile de céder à la résignation de la rage. Notre rage doit nous confirmer dans nos valeurs constitutives. Notre douleur, atroce, doit nous rendre plus lucides, et pas nous aveugler. C'est difficile, l'envie de céder est forte, mais cela signifierait donner raison à ceux qui nous veulent faibles, incertains, indécis, à ceux qui nous veulent, en un mot, vaincus.

Eh bien, ils ne doivent pas y parvenir. Je suis rivé à l'écran de télévision, je pleure ces pauvres créatures massacrées, je pense à mes enfants et dans leurs yeux je lis, en quelque sorte, ma défaite. Parce qu'il est évident que, d'une façon ou d'une autre, je n'ai pas été assez efficace, j'ai vainement cru que la culture était un rempart assez fort pour résister aux assauts de ceux qui, depuis toujours, voient en elle un danger à abattre. Ensuite, j'essaie de sourire et de leur dire que la seule défense possible est dans la fermeté des principes. Leur abandon serait la vraie défaite. Le coût que nous avons à payer, le terrible coût que nous devons payer, consiste justement dans cette précise fermeté. Ils ne nous forceront jamais à rester cloîtrés à la maison, ils ne nous forceront jamais à croire sans réfléchir, ils ne nous forceront jamais à voler et à isoler nos femmes. En aucune façon, ils ne nous forceront à entrer dans leur abîme.

Aujourd'hui, et pour toujours, nous sommes tous français. ■  
(Traduit de l'italien par Martine Van Geertruijden)

Dernier ouvrage paru : *Cris, murmures et rugissements (L'Importanza dei luoghi comuni)*, traduit de l'italien par Nathalie Bauer, Seuil, 160 p., 16,50 €.

## La flatterie ne les mènera nulle part par Geneviève Brisac



L'écrivaine Geneviève Brisac.  
JACQUES DEMARTHON/AFP

la perversion". La flatterie ne les mènera nulle part. »

Ecouter le *Kaddish* de Ravel. Repenser à la blague débile. Paris capitale des abominations et de la perversion.

Le Bataclan, Le Petit Cambodge, Le Carillon, le passage Saint-Pierre-Amelot, le bar de La Belle Equipe, le canal Saint-Martin, la rue Alibert en face de laquelle j'ai si longtemps vécu, sont aujourd'hui le cœur d'un quartier, entre gare de l'Est et Bastille, où vit, pense et s'amuse la jeunesse le vendredi soir, et aussi le samedi. La jeunesse. Toute la jeunesse, assise aux terrasses, fumant le narguilé et les pétards, descendant des bières et des spritz. Se roulant des pelles et parlant des potes du monde entier.

Abomination et perversion. Autrefois on disait : la jeunesse emmerde le Front national.

Je pense à ce slogan un peu vulgaire mais assez gai. Aujourd'hui, Daech, mettant Paris à feu et à sang, s'en prend essentiellement à sa jeunesse – la même, celle-là qui défilait en 2002 – et si l'on se demande pourquoi : elle ne se laissera pas briser par ces assassins suicidaires.

Ces jeunes gens, nés entre 1976 et 1998, je les connais. Je sais leur insolence, leur désespoir latent, leur avenir bouché, leur goût de la fête, leur humour, leur individualisme souvent, leur apolitisme, souvent aussi, selon moi en tout cas. Je connais leur drôlerie, leur inventivité, nous rions des mêmes choses et les mêmes choses nous révoltent.

Ils sont la cible depuis des années de tous les déclinistes, de tous les passésistes, de tous les grognons. Maintenant ils sont la cible des terroristes, d'une organisation criminelle. La cible d'assassins suicidaires qui, comme on l'a vu dans les années

1930, crient à leur manière « viva la muerte ». Alors je sais qu'ils vont faire quelque chose de tout cela. De leur colère, de leur peur, de leur courage (on a vu dix, cent scènes qui montraient le courage de ces jeunes gens). Comme ils se portent spontanément, pour beaucoup, aux côtés des réfugiés syriens, irakiens, libyens, qui tentent de fuir les dictatures, les persécutions, la mort. Et aussi comme ils m'aident à réfléchir. Ainsi Vincent que je lis ce samedi. Il participait à un colloque d'historiens sur la mare nostrum à Marseille, il évoquait sa soirée : un spectacle de danse de la compagnie libanaise 4120.corps. 4120 parce que 4120 km, c'est la distance entre Beyrouth et Paris.

On pensait aux morts, à tous les morts, 43 morts de l'attentat de Beyrouth le 12 novembre, aux centaines de morts de la révolution tunisienne, aux milliers de morts de la révolution égyptienne, aux centaines de milliers de morts en Syrie, aux morts de Palestine, d'Israël, de Turquie, d'Irak, d'Algérie, de Libye... aux milliers de morts noyés et disparus en mer, on pensait aux morts, à tous les morts, on ne pensait pas encore aux 129 morts de Paris, parce qu'il était 21h30, mais on pensait aux corps morts qui tombent, qui se cassent, qui se démantèlent et qui viennent frapper le sol avant d'y être enterrés. Il n'y a qu'un seul monde, le nôtre, celui qu'on essaye d'habiter. Vers la fin du spectacle il était 22 heures, les portables ont commencé à vibrer, car les corps commençaient à tomber, un peu partout, chez nous, à Paris.

Parce que je les connais, je sais qu'ils sont la cible, je me sens à leurs côtés, et j'ai confiance en eux. ■

Dernier ouvrage paru : *Dans les yeux des autres*, L'Olivier, 2014.

La rue assourdissante autour de moi hurlait.

Il y a d'abord eu le temps de sidération. Ne rien comprendre. Se sentir le cœur dur et les jambes molles. Cerveau stupide. Instinct de survie. Ecouter Jean-Pierre Filiu dire : « Ce qu'ils veulent, c'est nous plonger dans la guerre civile. Ce qu'ils veulent, c'est que nous tuions des musulmans. » Redevenir un roseau pensant. (L'homme, la femme est un roseau, « le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant », disait Pascal, toujours excessif.)

Après quelques heures, rire d'une blague débile envoyée par Nadia :

« Dans son communiqué, Daech qualifie Paris de "capitale des abominations et de

À partir du 6 novembre, dans tous les kiosques, demandez

REBELLE(S)  
n°1  
LE MEILLEUR DE  
LA RÉFLEXION  
DÉCALÉE

Pour seulement 4,90 € :

- la génération « Facebook »
- les « youtubeurs » du futur
- les chasseurs de sectes sectaires
- la psychiatrie abuse les enfants
- STAR WARS et les signes du temps

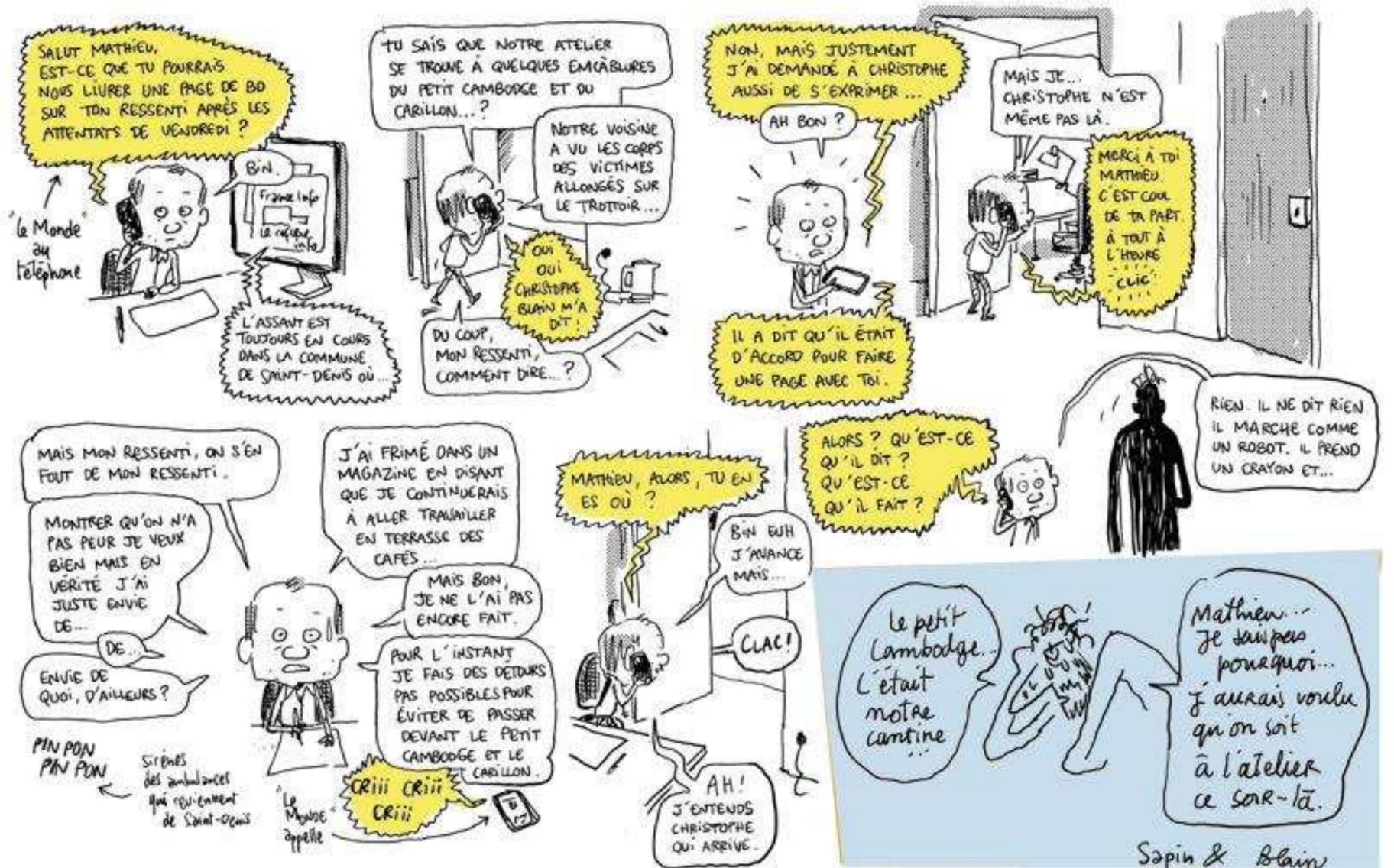
LE NOUVEAU  
BIMESTRIEL de l'intelligence  
Des mots dits par des maudits  
« MIEUX COMPRENDRE  
POUR TOUT REVOIR »

Fondateur :  
Jean-Luc  
MAXENCE

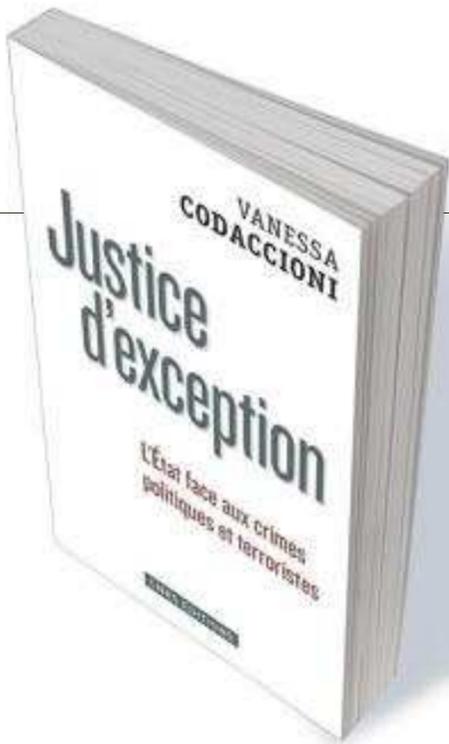
## Comment ça va, toi? par Pénélope Bagieu



## Le jour d'après par Christophe Blain et Mathieu Sapin



## Plusieurs parutions récentes pour nous aider à comprendre les événements présents



### L'exception, cette logique judiciaire

En 1963 était créée – afin de réprimer la « subversion » pro-Algérie française menée par l'Organisation armée secrète (OAS) – la Cour de sûreté de l'Etat, incarnation parfaite de l'exception judiciaire française. Spécialiste des procès politiques, auteure d'un précédent *Punir les opposants. PCF et procès politiques (1947-1962)* (CNRS Editions, 2013), Vanessa Codaccioni retrace, dans ce nouvel ouvrage, une généalogie de la justice d'exception en France, depuis la création de cette instance par le général de Gaulle à sa suppression par François Mitterrand, en 1981.

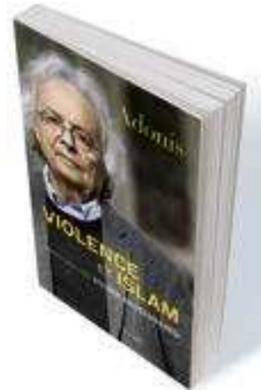
La disparition de cette cour devant laquelle furent traduits les membres de l'OAS puis les militants de la Gauche prolétarienne, avant les autonomistes bretons et corses, a-t-elle signifié une normalisation de la justice pénale française confrontée aux « enne-

mis publics » ? Dans une seconde et fort intéressante partie, l'auteure s'efforce de répondre à cette question. En réalité, l'antiterrorisme français a conservé ce modèle de justice, explique-t-elle, quand bien même il l'a détaché de son « enveloppe » juridictionnelle. En effet, dans le nouvel arsenal sécuritaire qui se met en place au milieu des années 1980, à la suite d'une vague d'attentats, deux instances jouent un rôle fondamental : la cour d'assises spécialement composée et le tribunal correctionnel. Après le « moment Badinter », s'est ainsi bel et bien trouvé « reconstitué progressivement tout ce qui fondait l'infériorité juridique d'une catégorie de justifiables, mais en s'appuyant sur les instances de jugement ordinaires de la vie judiciaire, dès lors spécialement aménagées pour juger les "terroristes" de manière dérogatoire et spécifique ». A la suite de cette analyse, l'auteure montre de surcroît comment l'exception tend à se déplacer en amont de la chaîne pénale, dans un tournant préventif qui voit maintenant des prérogatives exceptionnelles accordées aux services de renseignement, à la police et aux juges d'instruction spécialisés. Une approche passionnante de l'évolution des logiques exceptionnalistes. ■ JULIE CLARINI

**Justice d'exception. L'Etat face aux crimes politiques et terroristes**, de Vanessa Codaccioni, CNRS Editions, 318 p., 25 €.

### Violence et islam

**d'Adonis,**  
Entretiens avec Houria Abdelouahed, Seuil, 188 p., 18 €. « Il nous faut inventer une nouvelle lecture qui distingue profondément et essentiellement la pratique religieuse individuelle de la dimension collective et sociale, insiste le poète syrien Adonis dans un livre d'entretiens avec la psychanalyste Houria Abdelouahed. Sans cette lecture nouvelle et moderne, l'islam restera prisonnier de la violence et du pouvoir politique. » Outre l'islam, outre la situation en Syrie, l'identité et l'histoire arabes, Adonis livre ses réflexions sur la langue arabe, qui lui est un « pays », une « géographie », un « espace ». ■ J. CL.



### Les Frontières mondialisées

**sous la direction de Sabine Dullin et d'Etienne Forestier-Peyrat,**

PUF, « La vie des idées », 100 p., 9 €.

La fin des frontières n'est plus à l'ordre du jour, pas même en Europe. L'historienne Sabine Dullin insiste sur ce paradoxe d'une mondialisation qui tend à conforter les frontières par trois phénomènes : démultiplication, épaississement, délocalisation. De quoi nourrir les réflexions quand resurgit, après les attentats de Paris, l'idée d'une fermeture des frontières nationales. De quoi aussi mieux comprendre la nature de Daech à laquelle Matthieu Rey consacre un article : « L'Etat islamique, terre de frontières ? » ■ J. CL.

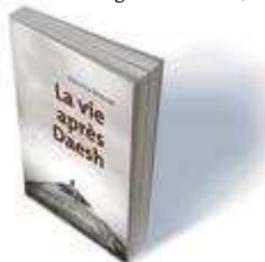


### La Vie après Daesh

**de Dounia Bouzar,**

L'Atelier, 182 p., 15 €.

C'est l'histoire de Léa, une adolescente de 16 ans convertie, prête à commettre un attentat, de Marie, sa mère, de Nadia, une spécialiste de la radicalisation. Mais aussi d'Hanane, et d'Ali, et d'autres encore. Bien connue pour ses essais sur l'endoctrinement et son travail auprès des jeunes concernés, Dounia Bouzar met cette fois en scène sa démarche sous la forme d'une fiction qui reconstitue son quotidien et celui de son équipe. Une façon très accessible de saisir les processus de radicalisation, les logiques à l'œuvre et surtout les techniques de « désenbrigadement ». ■ J. CL.



### L'Idéal et la Cruauté. Subjectivité et politique de la radicalisation

**sous la direction de Fethi Benslama,**

Lignes, 210 p., 20 €.

Voici un ouvrage précieux. Car, sur la radicalisation qui a conduit aux attentats de janvier et de novembre 2015 à Paris, bien des discours sont tenus, souvent simplistes. Or, on ne peut saisir ce processus sans croiser « le subjectif et le politique », démontre de façon convaincante le psychanalyste Fethi Benslama, qui a coordonné l'ouvrage. On trouvera dans ces pages des contributions de spécialistes venus de plusieurs disciplines, des sociologues, mais aussi – là est tout l'intérêt du livre – des enseignants et des psychiatres. Il s'agit non de partir de la religion pour expliquer un phénomène qui lui serait endogène, mais, en portant attention aux trajectoires individuelles, de comprendre comment « l'esprit du djihad », selon l'expression du psychanalyste Jean-Jacques Rassial, peut fermenter sur le sol européen, au croisement de facteurs sociologiques et d'un grand malaise psychique. Eviter, en quelque sorte, les deux écueils du sociologisme et du psychologisme pour tenter de saisir le succès de l'« idéal de la cruauté ». ■ J. CL.



### « Dieu, l'islam, l'Etat »

**« Les Temps modernes »,**  
n° 683, avril-juin 2015, 304 p., 21,50 €.

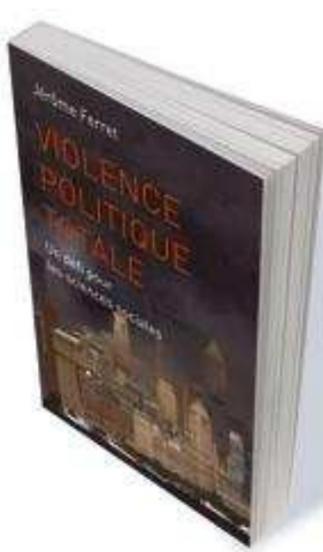
Qui aurait cru que la revue de Jean-Paul Sartre, grand athée devant l'Eternel, serait un jour conduite à se plonger dans la théologie ? Devant le retour de flamme de la politique spirituelle, *Les Temps modernes* sont bien obligés de constater que « cela existe » et même que « cela constitue une des données durables de notre temps », comme l'écrit le philosophe Patrice Maniglier, qui a coordonné ce numéro avec Anoush Ganjipour, spécialiste de littérature comparée. Cela donne un volume impressionnant de richesse et de pluralisme, qui met en valeur « la parole, la pensée, le discours théorique et critique tels qu'ils se déploient chez les penseurs de l'islam eux-mêmes, de l'intérieur. » On lira notamment les articles de Ganjipour (sur l'articulation du théologique et du politique en islam) et de Mohammad Ali Amir-Moezzi (sur les paradoxes du chiisme). Prenant au sérieux la question religieuse en général et celle de l'islam politique en particulier, ce numéro des *Temps modernes* ne se contente pas d'éclairer notre actualité : il fait déjà référence. ■ JEAN BIRNBAUM

### Violence politique totale. Un défi pour les sciences humaines

**de Jérôme Ferret,**

Lemieux, 78 p., 8 €.

C'est au fond un plaidoyer pour les sciences sociales que ce court et dense essai signé du sociologue Jérôme Ferret. Face aux actes répétés de terrorisme, qui nous font prendre conscience que la violence n'a pas disparu de nos sociétés, l'auteur appelle de ses vœux une « politique de la violence », qui s'appuierait sur un usage subtil et informé des acquis de ces disciplines, permettant notamment de penser à nouveaux frais la question de l'autonomie du sujet dans notre modernité tardive et celle des « nouvelles subjectivités émergentes, en particulier de jeunes adultes pris dans cette modernité ». ■ J. CL.



#### ET AUSSI

##### Histoire du terrorisme.

**De l'Antiquité à Daech,**  
sous la direction de Gérard Chaliand et Arnaud Blin,  
Fayard, 840 p., 24 € (« Le Monde » du 13 octobre).

##### Les Arabes, leur Destin et le Nôtre. Histoire d'une libération,

de Jean-Pierre Filiu,  
La Découverte, 262 p., 14,50 € (« Le Monde » du 5 septembre).

##### Que faire des corps des djihadistes ? Territoire et identité,

de Rova Kastoryano,  
Fayard, 336 p., 25 € (« Le Monde des livres » du 30 octobre).

##### EL. Au cœur de l'armée de la terreur,

de Michael Weiss et Hassan Hassan,  
Hugo Documents, 332 p., 19,50 € (« Le Monde du 29 septembre »).

##### L'Exercice de la peur. Usages politiques d'une émotion,

de Patrick Boucheron et Corey Robin,  
PUL, 84 p., 10 €, à paraître le 27 novembre.

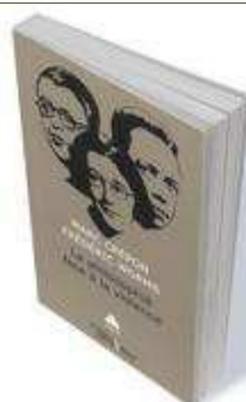


### Dans la main droite de Dieu. Psychanalyse du fanatisme

**de Gérard Haddad,**

Premier parallèle, 122 p., 12 €.

Au terme de « radicalisation », le psychanalyste Gérard Haddad préfère celui de « conversion », pour souligner la transformation psychique à l'œuvre. On ne naît pas terroriste, on le devient, suite à des situations sociales humiliantes, mais aussi, bien sûr, suite à une configuration personnelle. Avant sa conversion, le fanatique vit « sous l'angoissante et pressante menace de la folie ». ■ J. CL.



### La Philosophie face à la violence

**de Marc Crépon et Frédéric Worms, Les Equateurs, « Parallèles »,**  
206 p., 13 €.

Rassembler des œuvres et des pensées, les mettre en lien, afin de dire comment la philosophie s'est confrontée à la violence politique au XX<sup>e</sup> siècle, tel devait être l'angle du cours préparé par deux professeurs à l'Ecole normale supérieure, Marc Crépon et Frédéric Worms. L'actualité de janvier 2015 a renversé les termes : devant la violence politique, que peut la philosophie ? A travers deux moments, autour de 1940 et autour de 1960, le livre ouvre d'immenses perspectives nouées autour d'une question qui continue de nous poursuivre : l'épreuve de la politique revient-elle à choisir entre une bonne et une mauvaise violence ? ■ J. CL.

#### MARCHÉ DU LIVRE

50 librairies

livres anciens  
livres épuisés  
livres d'occasion

PARC GEORGES BRASSENS

les samedis et dimanches  
104 rue Brancion PARIS XV<sup>e</sup>  
ouvert de 9h à 18h www.gippe.org

# L'humour résiste

Une floraison d'ouvrages illustrent le talent et la vivacité de l'hebdomadaire satirique

MACHA SÉRY

**A** Charlie Hebdo, les dessinateurs abattus le 7 janvier par les frères Kouachi étaient aussi connus, isolément, que le titre auquel ils collaboraient. Comme en témoignent une multitude de parutions, leur talent est toujours vivace et porte collectivement à des sommets l'art de la caricature, « témoin de la démocratie », selon le regretté Tignous. Qu'ils sont bêtes et méchants, dangereux aussi, ceux qu'ils croquent ! Face à eux, ces humanistes à la plume déliée possèdent toutefois une arme assassine : l'humour noir qui, s'il ne résiste pas aux balles, résiste au temps et à l'oubli. Oui, on peut rire de tout, de la mort, du cancer, du fanatisme religieux, des attentats, et même – c'est permis et encouragé par ceux qui l'incarneraient hier et les survivants qui l'incarnent toujours – de l'esprit #Charlie. Une soif de liberté et de révolte ravivée au lendemain de la tragédie du 13 novembre. ■



## Cabu mord encore

Porter la plume dans les plaies : les racistes, les fachos, les machos, les dévots, les sportifs dopés, les va-t-en-guerre, les pollueurs... Dessinateur de presse dès l'âge de 16 ans, Jean Cabut dit Cabu (1938-2015) fut l'un des pionniers de la BD reportage. Inventeur du Grand Duduche, il avait, en 1974, donné naissance à un autre archétype : le Beauf, moustachu bedonnant, bas de plafond et sans vergogne. Capable, par exemple, de passer un coup de fil pour faire arrêter, avant qu'il ne les paye, les travailleurs clandestins qu'il exploite sur un chantier. Vingt ans plus tard lui succéda le Nouveau Beauf, pubard pourvu d'un catogan, d'une barbe de trois jours et, comme son ancêtre, d'une bonne couche de connerie. Durant six décennies, que l'album *Toujours aussi cons !* retrace en 300 dessins, Cabu a déployé un art du trait sans égal – à la fois flèche qui pourfend et alerte coup de crayon – pour commenter l'actualité et en caricaturer les protagonistes, de Giscard aux Le Pen, père et fille. Même septuagénaire, « l'éternel ado », comme on le surnommait, surprenait ses cadets par son art du raccourci dévoilant la bassesse ou l'hypocrisie de son sujet : patron, dirigeant, fanatique. « Il était, écrit Riss, l'actuel directeur de Charlie Hebdo, la référence de tous les caricaturistes. (...) Ils attendaient l'œil de Cabu. » Lui-même l'admettait : par ses dessins, il réglait ses comptes, vengeant les déshérités, qu'Edouard Balladur ou le père Noël juge ici avec une condescendance toute paternelle. Tels ces pauvres découvrant, au matin du 25 décembre, de simples bons pour un ressemelage, derrière leurs souliers. Chez Cabu, le rire surgit du sens foudroyant de la collision. ■ M.S.

► *Toujours aussi cons ! 300 dessins toujours d'actualité*, de Cabu, Le Cherche Midi, 302 p., 18,90 €. Signalons aussi, du même auteur, la parution du Nouveau Beauf. L'intégrale, Michel Lafont, 200 p., 24,95 €.

## Tignous en taule

Depuis qu'une association catholique proche du Front national l'avait traîné en justice, Bernard Verlhac, dit Tignous (1957-2015), se passionnait pour les tribunaux et les pièces de théâtre qui s'y jouaient. Titulaire de la carte de presse judiciaire, le dessinateur avait ainsi suivi le procès d'Yvan Colonna, en 2007. Ce qui avait donné lieu à un album (Prix France Info de la BD d'actualité et de reportage 2009), coécrit par le journaliste politique Dominique Paganelli, que Glénat vient de rééditer. Dans *Murs... murs, la vie plus forte que les barreaux*, BD de reportage dans cinq établissements pénitentiaires, préfacée par la garde des sceaux, Christiane Taubira, Tignous restitue la fascinante constellation d'hommes et de femmes (détenus, gardiens, avocats, médecins ou visiteurs) qui se croisent dans les prisons. L'endroit le plus improbable pour l'amour et l'amitié, et pourtant... Les croquis sont annotés de propos recueillis, placés entre guillemets, sur la peur, la solitude, le quotidien, les rapports de force qu'il sous-entend, les liens à distance avec la famille, les règles de vie et les procédures de circulation au sein de chacun des établissements, etc. A la prison pour femmes de Rennes, une mère de famille, assise sur son lit, raconte son « tourisme pénitentiaire ». A Fleury-Mérogis, dans l'Essonne, un détenu confie, devant les douches collectives, très sales, où se commettent des viols, que le carrelage cassé est une arme pour se suicider. Plus que des tranches de vie, ce sont là des instantanés, infiniment saisissants. ■ M.S.

► *Murs... murs, la vie plus forte que les barreaux*, de Tignous, Glénat, « Hors collection », 120 p., 25 €. Signalons, du même auteur, la parution en poche de Tas de riches, Folio, « BD », 144 p., 7,65 €, et de Tas de pauvres (idem), ainsi que la parution de l'anthologie Tignous, Chêne, 240 p., 35 €.

## Parutions

**Noël, ça fait vraiment chier ! Sur le divan de « Charlie Hebdo »**, d'Elsa Cayat, illustrations de Catherine Meurisse, Les Echappés-« Charlie Hebdo », 128 p., 13,90 €.

**Ça, c'est Choron !**, de Virginie Vernay, Glénat, 384 p., 39 €.

**Mohicans. Connaissez-vous « Charlie » ?**, de Denis Robert, Julliard, 306 p., 19,50 €.

**C'était « Charlie »**, de Philippe Val, Grasset, 216 p., 18 €.



## Bonne année quand même !

Sinistre ironie du sort. Inaugurée sous de tragiques auspices, l'année 2015 aura eu le mérite d'encourager à (re) découvrir, à titre posthume ou non, les chroniqueurs féroces de l'actualité formant sa rédaction. Soit un florilège de dessins rassemblés, ici, par thématiques : l'économie, la vie culturelle et éditoriale (Zemmour, Trierweiler, Houellebecq), le milieu sportif (la mort de Florence Arthaud, les turpitudes de la FIFA, la Coupe du monde au Qatar), l'obscurantisme religieux, les horreurs de Daech, l'état politique de la France, la présidentielle de 2017... Cinq chapitres consacrés respectivement à Cabu, Charb, Honoré, Tignous et Wolinski, disparus le 7 janvier, permettent de vérifier combien leur style était singulier, à la fois très lisible et d'une esthétique sophistiquée, qu'il s'agisse des saynètes de Wolinski, des tableaux en noir et blanc d'Honoré ou des croquis de Charb mu par une indignation carnassière face à la bêtise. L'une de ses dernières créations, parue dans l'édition même du 7 janvier, est titrée : « *Toujours pas d'attentat en France* ». En dessous, un djihadiste armé d'un kalachnikov objecte : « *Attendez ! On a jusqu'à fin janvier pour présenter ses vœux.* » Les survivants (Babouze, Catherine, Coco, Dilem, Félix, Foolz, Gros, Juin, Luz, Pétilion, Riss, Schwartz et Willem) racontent, eux, la mobilisation nationale vite fissurée par les polémiques, puis le barrage de Sivens, le crash de l'A320 de la Lufthansa, la faillite de la Grèce, le drame des migrants... En ce sens, l'album *Tout est pardonné*, référence au dessin de Luz en « une » du numéro des survivants, tient autant de l'hommage que de l'héritage. ■ M.S.

► *« Charlie Hebdo ». Tout est pardonné*, collectif Les Echappés, « Annuel », 184 p., 22 €.

## « Charlie », toute une histoire

Certes, Jane Weston Vauclair, historienne britannique de la culture française, est la première universitaire du monde à avoir soutenu une thèse de doctorat sur *Hara-Kiri* et *Charlie Hebdo* en 2010. Mais ce n'est pas un mince paradoxe que l'un des auteurs de l'essai le plus complet à ce jour sur l'histoire et l'avenir de l'hebdomadaire nous vienne d'un des pays occidentaux (avec les Etats-Unis) ayant eu les plus grandes difficultés à en saisir les références et les ressorts politiques. Dans cet ouvrage qu'elle cosigne avec son mari, David Vauclair, politologue français, tout est expliqué avec clarté et moult encadrés : la genèse des deux *Charlie Hebdo* (le premier ayant paru entre 1970 et 1982, le second à partir de 1992), les évolutions éditoriales, les assignations en justice (48 en vingt-deux ans), la mise en perspective de l'attentat (leurs auteurs et leurs soutiens), ce que dit la loi en matière de liberté d'expression, les débats de société soulevés par la tragédie, l'impact de celle-ci dans le monde entier, la postérité de *Charlie Hebdo* après le 7 janvier... Avant cette date, cette réserve de Mohicans était, rappelle cet essai, une fille de Mai 68, rescapée des procès, des interdictions et des fâcheries, ainsi que l'unique survivance d'une tradition satirique et anticléricale jadis vivace : « *A partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Paris devient la capitale mondiale de la caricature religieuse.* » A la veille de la première guerre mondiale, on recensait 114 revues de ce type. Seul *Charlie* tient encore le flambeau. ■ M.S.

► *De Charlie Hebdo à #Charlie. Enjeux, histoire, perspectives*, de Jane Weston Vauclair et David Vauclair, Eyrolles, 272 p., 16 €.

